

11047

PRINCE CROQUE MITAINE



MADAME RATAZZI

ET SON SECRÉTAIRE

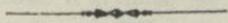
EN

PORTUGAL

VOYAGE EN ZIG-ZAG AU PAYS

DES

TURLUPINADES



LISBONNE

IMPRIMERIE DE LA MAISON D'ANGLETERRE

253, Rue Aurea, 255

1880



## AU LECTEUR

Avant de causer un peu avec le lecteur complaisant, ou pour mieux dire, de voyager au travers des ridicules tur-lupinades de Madame Rattazzi, je doit me présenter, car il faut des égards envers des personnes si obligeantes. Je suis le prince Croque Mitaine, et un des premiers oisifs du monde. Dans ma qualité d'oisif j'ai suivi Madame Rattazzi dans son voyage en Portugal; Madame ayant eu la complaisance de m'inviter.

Dans ces quelques jours que j'ai vécu près d'elle j'ai remarqué que la princesse faisait des questions, tout à fait hors de propos, à toutes les personnes grandes ou petites, laides ou jolies, à tout le monde, enfin, qui se présentait devant elle. J'ai remarqué, en outre, que M. le secrétaire de S. A. enregistrait les réponses dans un petit cahier, en les mêlant à un amas d'articles de M. Vogel, des fragments du guide diamant pour l'Espagne et le Portugal, du guide de l'exposition portugaise, des journeaux satyriques, des romans (!), a des notes des collaborateurs portugais, car

tambem dos portuguezes

Alguns traidores houve algumas vezes.

Je ne fus pas maître de ma surprise, et j'ai demandé à M. le secrétaire le motif de ce mode étrange de voyager; car Madame Rattazzi faisait des demandes comme celles-là:

— Avez-vous déjà vu des arbres ?

— Y a-t-il aux fêtes nationales des marchands de cornets en carton ?

— Est-ce qu'on chante à S. Carlos la chansonnette du quartier latin :

« V'là ma portière qui réclame  
Le prix de son loyer,  
Je lui dit écoutez, Madame,  
Je n'ai pour vous payer :  
Qu'un bel air de mirliti  
Qu'un bel air de mirliton,  
Jouez-vous du-mir-du-li  
Du-mir-li-ti-du-mir-li-ton » ?

Et autres. La réponse de M. le secrétaire poussa encore plus loin mon admiration.

— Madame Rattazzi veut écrire un livre de voyages.

Mais pourquoi faisait-elle ces demandes aux bons-hommes ?

M. le secrétaire ne m'a pas élucidé sur ce point, parce qu'il ne le savait pas le digne homme. En revanche j'ai dit avec mon bonnet :

— La première personne qui aura le livre ce sera moi !

Et voilà pourquoi vous me trouvez aujourd'hui assis sur ce tabouret, le livre à la main, et tout prêt à vous le lire et commenter.

Asseyez-vous donc, dans un fauteuil bien capitonné et... commençons notre voyage.

# MADAME RATAZZI ET SON SECRÉTAIRE

EN

## PORTUGAL

### VOYAGE EN ZIG ZAG AU PAYS

DES

## TURLUPINADES

Pour bien lire un livre il faut commencer de son commencement; celui-ci étant le préface commençons donc par le préface.

Voyons :

«On ne sera pas étonné de trouver quelques lacunes, quelques inexactitudes, quelques appréciations erronnées dans un livre écrit en courant, à bâtons rompus, pour ainsi dire, sur des impressions ressenties en passant, sans avoir eu le temps de contrôler, consulter et corriger!»

Page 361 :

«L'impartialité et l'exactitude sont les deux qualités du journal d'un touriste.»

Alors le journal de Madame Ratazzi n'est pas d'un touriste, n'est-ce pas?

«L'histoire du Portugal est une école d'héroïsme, comme l'a dit le grand empereur; c'est une histoire merveilleuse écrite par les belles actions de Henri de Bourgogne, d'Alphonse Henri, Egaz Roniz, de Bernard Froias, le Cid portugais, d'Alvar Paes, de Verez Correa, de Martin Freitas,

de Geraldo Giraldez, d'Alphonse II, d'Alphonse III le roi des pauvres (?) le bon roi Diniz le Père du peuple, d'Alphonse le Brave, de don Juan d'Avis, du saint connétable Alvarez Pereira, de l'infant don Henri, du roi Jean II, de Emmanuel le Fortuné; et de tous ces héros des Indes, les Vasco de Gama, Cabral, Pacheco, Albuquerque, Jean de Castro et Luis d'Altaide.»

Pourquoi avez-vous mis quelques noms inconnus entre les héros portugais au lieu de Egas Moniz, Alvaro Paes, Luis d'Athaide et tant d'autres ?

«Quand on possède le port de Lisbonne, un littoral étendu, des bois de constructions admirables et des matelots pour lesquels le climat de la Laponie est aussi inoffensif que celui du Congo ou doit s'étonner de voir qu'on ait pas su lui conserver sa place à la tête des puissances maritimes de second ordre.»

Voir pages, 185, ligne 16; 233, ligne 9; 356, ligne 14; 367, ligne 17; 371, ligne 19; 346, ligne 9; 345, ligne 10; 340, ligne 14. C'est frappante la contradiction.

Maintenant les lettres humoristiques.

Pour vous faire mieux comprendre, cher lecteur, je répète quelques observations que j'ai faites au secrétaire et à Madame Rattazzi, et les réponses de ceux-ci.

«Les docteurs les plus savants l'imputèrent au typhus asiatique (la maladie royale) d'autres non moins savants mais plus timides, prétendirent que c'était le retour du fléau introduit naguère et intronisé avec tant d'habileté par Catherine de Médicis dans les alcôves du Louvre.»

Madame Rattazzi ne sait rien de tout cela, mais elle l'a fait traduire des journaux satyriques du temps; et le secrétaire avec sa rouge trogne l'a écrit d'une main ferme. Et, à propos, il faut convenir que Madame Rattazzi est une des premières toxicologistes du monde. Voir les pages 29 et 30.

«Sa seule distraction (du roi) consiste à jouer indistinctement de tous les instruments; supérieur en ceci au grand Frédéric, *rex Tibicen*, comme dit le tableau de Gerôme qui ne jouait que de la flûte.»

Supérieur même à toutes les princesses passées, présentes et futures.

«La reine Maria Pia est la dernière fille de Victor Em-

manuel. Elle est très distinguée de sa personne, et, bien qu'un peu capricieuse, elle charme toutes les personnes aux quelles elle veut se donner la peine de plaire. Sans être précisément jolie, elle a des détails de beauté charmants. En manteau de cour attaché à l'épaule au lieu de partir de la ceinture, comme elle le pose généralement, nulle femme n'a un air plus royal, plus imposant. Par exemple, si le roi s'ennuie, elle ne s'amuse guère et ne le cache pas toujours : il n'y a qu'à la regarder. Cela se comprend, ce ne sont pas les distractions de la cour qui peuvent éloigner le spleen.»

Atravers ses éloges perce le dépit causé par la froide réception que Madame Rattazi eût à la cour. Sa Magesté la reine de Portugal a bien d'autres choses à faire que causer avec une soi-disant princesse.

«Don Luis adore son uniforme d'amiral; il le quitte rarement, bien qu'il soit chargé d'une paire d'épaulettes assez semblables à ces moules de cuivre à côtes qui servent aux cuisinières pour confectionner les charlottes russes.»

Madame renverse avec cet horizon un des meilleurs rois du monde.

«Au bout de quelques années, au moment de la mort de l'infante Isabelle, tante du roi, survint un mariage morgantique, à la suite du quel il installa la comtesse d'Edla dans le palais de *Necessitades*.»

Et voilà comme on écrit l'histoire.

«Les équipages ordinaires du roi sont des plus modestes et la reine sort en ville dans une calèche tout à fait bourgeoise. Mais, les jours de grande cérémonie, la cour se sert des anciens carrosses du dix-huitième siècle, dorés, sculptés, massifs, à grandes glaces qui leur donnent quelque ressemblance avec des cloches à melon (!); je les ai vu le jour du serment du prince royal. C'est antique et solennel; cela ne manque pas de cachet cependant et de originalité dans la magnificence. Cela n'a que le défaut, que je signale, de jurer avec les mœurs et les idées du temps. L'œil en est choqué, ce semble, comme d'un décor de théâtre fait pour la rampe et qu'on verrait en plein jour.»

Je crois que Madame Rattazzi n'a jamais vu les grandes cérémonies de la cour anglaise.

«La noblesse portugaise a été et n'est plus. Cette phrase renferme succinctement l'historique le plus complet qu'on en pourrait faire.»

Cette petite tirade a été dicté par Madame Rattazzi à son secrétaire à cause de l'acueil, plus que froid, qu'elle eût à Lisbonne. La noblesse ne l'a pas invitée ni pour un bal, ni pour un diner. Le Portugal connait fort la nommée Marie Létizia.

«Le temps de gratter un peu la surface (du Portugal) et l'on retrouve sous sa main et sous ses yeux la couche profonde des terrains primitifs, les préjugés, les passions, les ignorances du passé, dissimulés à peine par les miroitants apports d'une terre d'alluvions.»

Tout à fait comme tous les pays.

— M. le secrétaire vous écrivez pire que votre maîtresse.

— Veuillez écrire vous-même.

— Volontiers.

— Ce n'est pas possible, vous n'avez pas la même écriture que mon secrétaire, dit la princesse.

«Chez nous le clergé prie, la noblesse est noble, et tout le monde est libre.»

Le clergé prie... pour qu'on lui donne des bénéfices ; la noblesse est noble... après s'être confondue avec la colonie américaine ; tout le monde est libre... puisque il n'y a des prisons suffisantes pour l'arrêter.

— Je n'ai pas le temps de mettre vos observations.

« Ici le clergé a l'air de prier. . . »

Parce que partout il fait de même.

« La noblesse a l'air d'être libre. . . »

Pour les étrangers qui ne s'y connaissent guère.

« Et le peuple a l'air d'être libre. . . »

Il n'a pas l'air il l'est vraiment.

«Ce qui frappe surtout ceux qui ne connaissent que le clergé de France, c'est que le prêtre portugais ne semble pas tenir à se séparer du reste des mortels, par les habitudes extérieures.»

Est-ce que Madame Rattazzi veut qu'on adopte les habits ridicules des prêtres français ? Ce serait assez divertissant voir, par exemple, les curés en habit de capucin, pieds nus, tête nue, et un capuchon marron sur le dos ; ou même, qui sait ? avec les grandes barbes des missionnaires.

«Un romancier d'un grand talent, qui mériterait d'être connu ailleurs que dans son pays, a soulevé un coin du voile des bonheurs cachés des Loyson portugais. Certes, il serait intéressant de le suivre dans toutes ses révélations, car il n'y a nulle part, même chez Balzac, une étude plus sérieuse, plus soutenue et plus empoignante et, malgré le réalisme de la forme, plus profondément fouillée, de ces existences, mystérieuses toujours, poétiques quelquefois ; des débuts de ces passions humbles et irrésistibles, de leurs progrès, de leurs ravages, des tortures et des délices qu'elles entraînent, que l'analyse, la description, la peinture faites de la vie du prêtre par M. E. de Queiroz, l'auteur de *Primo Bazilio*.»

Il faut dire, en passant, que M. Queiroz n'eût de modèle pour son roman, et qu'il l'a fait sortir de sa tête comme Minerve est sortie de l'a tête de Jupiter.

—Je n'ai pas assez d'espace pour mettre cette observation.

«L'illustre guerrier, en carton de papier mâché, hissé et fixé sur un cheval, — en chair et en os le cheval, — que l'ont tient en main se pavane, grave et taciturne comme s'il sortait d'une lutte non imaginaire.»

Le collaborateur qui a fourni cette information n'avez jamais vu la semaine sainte à Sevilha.

«Puis derrière, se déploie, en colonnes sombres, une troupe de nègres hideusement bariolés, décorés du nom pompeux de musiciens de saint Georges.»

Ce collaborateur n'avait pas vu les suisses-arlequins et les prêtres de toutes les couleurs qui peuplent les églises françaises.

«Puisque que l'on en est encore au Portugal, comme en Andalousie, à toutes ces exhibitions du moyen âge et du temps de l'inquisition, pourquoi donc un Chesnelong portugais, bien pensant et bien fleuri comme celui de France, n'at-il pas eu encore l'idée de monter à la tribune des Cortès pour demander que le roi, la reine et leur jeune postérité suivissent la procession pieds nus, en chemise et la tête couverte de cendres?»

On a pas encore rencontré, nonobstant les vives instances de Madame Rattazzi, un sot qui s'y prête. La princesse avait un si vif désir de voir le pisage piteux des députés, qu'elle le ferait si elle n'était femme.

« Cette motion sourirait, j'en suis certaine, au comte de Rio Major ; pourquoi n'obtiendrait-il pas aussi l'autorisation, pour ce jour-là de faire brûler quelques juifs et plusieurs démocrates en place publique ? »

L'honorable comte n'a pas voulu servir de ciceroni à M. le secrétaire, ni le présenter dans la cour ; et le secrétaire irrité se vengea de cette manière.

« Vous n'êtes pas sans savoir me dit-il, que saint Pierre est concierge du paradis et qu'il a les clefs de la porte, or, le jour de sa fête, le bon Dieu lui donne congé, et le brave homme va courir pour se distraire et oublier un peu sa loge. Si ce jour là précisément nous tombions à l'eau pour boire le dernier coup, nous trouverions la porte du ciel fermée, et le diable sait où nous irions. Il vaut mieux ne pas s'y exposer, et c'est pour cela que nous restons à gué. »

On voit bien qu'on a mystifié la princesse. Le secrétaire était possédé d'une si grande fièvre d'écrire qu'il a mis la bêtise tout entière.

Savez-vous ce qu'il m'a dit quand je lui ai fait remarquer la diatribe ?

— Qu'en Bretagne, qu'est une des provinces françaises, il y avait au moins une centaine de légendes semblables.

« Et d'une certaine quantité de citoyens déguisés en pèlerins poudreux. »

Ce n'est qu'à Lourdes ou à Meca qu'on voit des pèlerins. Le Portugal ne donne pas naissance à ces plantes parasites.

« Le faux col de saint Lépreux, ou le tibia de sainte Elephantiasis peuvent être abordés dans les prix doux ; mais le caleçon de saint Ambroise, la chemise de saint Ildegonde, ou le fragment de la queue du cochon de saint Antoine, ne peuvent être baisés que par la haute noblesse ou les gens qui ont le sac : on paye un supplément. »

— Je vous conseille de ne pas parler de cela, car vous savez que les reliques de Notre Dame ne valent pas plus que les autres. Comment croire à une couronne d'épines qui a été volée trois fois ?

— Et cependant on y croit.

— À la bonne heure !

« Et, pour imiter en tout ces braves alliés dans leurs *chris-*

mas, il n'est pas de famille portugaise qui n'achète, pour célébrer cette solennité, un *perum*, autrement dit un dindon. Pourquoi? . . . Sans doute parce que l'animal est gros et qu'il y en a pour tout le monde. Toujours est-il que, huit, dix, et même quinze jours avant Noël, ou rencontre, on heurte, on marche dans les rues de Lisbonne sur de troupeaux de dindons, faisant la roue, gloussant, trotinant, conduits par des hommes, des femmes, des enfants, armés de longues perches, destinées à maintenir la troupe emplumée en bon ordre dans l'alignement.»

— A peu près comme à Paris le jour de l'an qui remplit d'oranges les Halles centrales et tous les épiciers; ou Pâques avec ses œufs bizarres; ou le 2 novembre où il y a des marchands de couronnes funèbres dans tous les coins. Ce sont trois invasions périodiques.

— Le plus grand service que vous nous pourriez rendre, M. le prince c'était de vous taire.

«Quel rapport mystérieux existe-t-il donc entre le sauveur des hommes et ces volatiles? Pourquoi le dindon est-il le seul roi de la fête et lui fait-on payer de sa personne la résurrection du monde?»

— Pourriez-vous me dire, Madame quel rapport existe-t-il entre le jour de Pâques et les œufs métalliques et enjolivés qu'on débite ce jour là?

— Je n'ai pas assez de temps pour vous répondre.

— Quand vous voudrez, je ne suis pas pressé!

«Je crois bien que si le Portugal a une supériorité, la Belgique à part, sur les autres pays catholiques, c'est à ces carillons qu'il la doit.»

— Vous oubliez le joli tintamarre qui font les églises de Paris tous les soirs?

— Si vous demandez cela à Madame Rattazzi vous perdez votre temps, dans l'avenue du Bois de Boulogne il n'y a pas d'églises.

«La veille des jours de fête, ces carillons éclatent de huit heures du soir à minuit, se répondant les uns aux autres et faisant le plus de tapage possible.»

— Vous vous trompez, Madame, ce n'est que la veille de Noël qu'on consent cela.

— Ceci donne une idée plus haute de votre ville.

«Ce sont des carillons qui vous écorchent, qui vous font

crier, qui chantent faux, sans gammes complètes, sans demi-tons, sans-nuances, sans rien de ce qui constitue un instrument harmonieux et harmonique.»

Nous aurons des carillons mieux arrangés quand Madame Rattazzi puisse s'occuper de l'entretien des batants des cloches.

«Vous pouvez être ministre, grand administrateur, général, officier, bureaucrate, balayeur des rues, selon vos vertus et vos talents; mais auparavant il faut que vous soyez catholique apostolique et romain.»

— Est-ce qu'il y a beaucoup de juifs, en France ou Angleterre, occupant hauts emplois publics?

— Mais non, on regarde même Disraeli de travers.

«C'est l'évêque de Visens, Alves Martius.»

— M. le secrétaire, prenez garde à ce que vous faites, vous devez écrire. l'évêque de Vizeu, Alves Martins.

«Il y aurait encore à lui demander une autre explication. Pourquoi Lisbonne est-il gratifié d'un patriarche?»

— Parce que Paris ne l'est pas.

— C'est vrai?

— Oui, oui.

— Ah! que c'est drôle!

«Au premier abord, on peut croire qu'il y a quelque chose dans l'éclat des grands noms sonores qui, de toutes parts frappent l'oreille après avoir ébloui les yeux. Las! Les duchés, les marquisats, les comtés, les seigneuries rappellent ces châteaux fantastiques que le mirage nous montre à certains soirs d'été, dans les vapeurs d'un ciel embrasé!»

Madame Rattazzi n'a pas oublié l'acueil de la noblesse portugaise.

«La simple noblesse des *fidalgos da casa real* ou gentils hommes de la maison du roi, partagés en deux catégories, dont chacune comporte une subdivision en trois grades, qui sont ceux de *moco* (gentilhomme de service), de *cavalleiro* (chevalier) et de *escudeiro* (écuyer), qui se distinguent aussi dans le costume de cour ou de cérémonie, par la couleur des uniformes, dont l'usage du pays leur a fait également un attribut caractéristique.»

L'absence de *cedilhas* donne parfois des fautes, si divertissantes, que personne ne peut pas tenir son sérieux.

«Comme exemple, je ne veux citer que le cousin d'un de mes amis, le marquis de V. Il en vaut la peine.»

Exemple de qui ou de quoi?

«A de certaines fêtes de gala ou de représentation extérieure, le marquis de V... se croit obligé de suivre les voitures de la cour dans son équipage, et c'est cet équipage qui fait du noble marquis une curiosité unique au monde.»

Tout à fait comme la manie de signer des livres fait de Madame Rattazi une princesse unique à l'univers.

«Il faut ajouter, pour être juste, que le marquis de V... est un homme instruit. Que serait-ce donc, Dieu clément, s'il ne l'était pas!»

Il serait comme vous : un envieux moqueur.

«Le comte de \*\*\*, un de mes valseurs, et un charmant valseur, par parenthèse, n'est pas moins remarquable. De très bonne et de très ancienne famille, c'est véritablement un des types les plus saillants de Lisbonne. Il frise la cinquantaine (*c'est à dire qu'elle a des cheveux*), mais il a nonobstant, un grand air de jeunesse. Petit, soigné, et élégant il est fort vif de sa personne. Cette vivacité lui appartient elle en propre ou est-elle le résultat d'une étude patiente pour paraître encore plus jeune? On le croirait si on jugeait de sa pétulance par le reste. Les moustaches du comte \*\*\* sont plus noires que l'ébène. Mais cela n'est rien à côté du crâne du charmant comte. Le propriétaire de ce crâne y a conservé quelques cheveux rares et clair semés, entretenus avec un soin jaloux, et qui, ramenés avec art sur le front, y prennent le plus de place possible afin de remplacer les absents. Pour suppléer aux défunts, le comte applique d'abord sur son chef une espèce de petite calotte, — non, jamais je n'oserai dire perruque parlant d'un si galant homme, — qui se mêle gracieusement à sa chevelure; puis il couvre le tout d'une couche épaisse de poix et de jus de réglisse mariés à petit feu; et, pour terminer, son valet de chambre, confident de cette excentricité, lui trace sur le côté de la tête, au milieu de cette pâte de raisiné breton, une raie d'une finesse, d'une pureté, d'une netteté à faire envie à une jeune fille de quinze ans. Quand l'enduit est sec, le comte peut sortir et paraître aux milieu de ces concitoyens. Tout le monde connaît le mystère de

cette chevelure, et la gaieté est au comble quand l'excellent homme est obligé, en plein soleil ou en plein bal, de mettre le chapeau à la main, car la chaleur ayant une action dissolvante sur son raisiné, celui-ci s'émeut, palpite, bouillonne et finit par couler dans le dos et sur le nez de son propriétaire.»

Je ne puis pas vous raconter les efforts que M. le secrétaire a fait pour recueillir un portrait ridicule de la noble portugaise.

À force de penser il s'imagina faire une tricherie monumentale : il peint la princesse elle-même !...

De telle sorte qu'elle est peinte deux fois dans le courant du livre ; avec cette différence que celui-ci est son portrait physique (les moustaches à part), et celui de page 264 est son portrait morale. Ne trouvez-vous qu'on a jamais fait de portrait si fidèle ?

«La duchesse de P... donne rarement des fêtes ; celles qui ont lieu dans son palais peuvent se compter ; elles s'espacent à des distances de plusieurs années. Pas de bals, pas de dîners, pas de réunions, pas de cercle intime, rien. Elle a cependant une amie qui ne la quitte jamais, qu'elle ne quitte pas davantage, qu'elle comble et qu'elle aime à ce qui on dit, d'une amitié sans bornes. Cette liaison touchante fait honneur à toutes deux.»

Flèches envenimées en réponse à l'accueil glacial qu'il a reçu de la duchesse. M. le secrétaire est le Dieu des petites vengeances.

«Le mariage royal arrêté, don Luis envoya son aide de camp à Londres pour acheter la corbeille de mariage, et le recommanda à la jeune duchesse de P..., qui s'y trouvait en ce moment. Le plénipotentiaire, qui s'appelait Sousa, Barbosa, Silva ou Mondonça (?), comme les trois quarts de ses compatriotes, partit donc avec cette haute mission de confiance, et remit ses lettres de créance à la duchesse. Celle-ci trouva-t-elle l'aide de camp à son goût, ou bien voulut-elle se venger de don Luis, qui ne lui avait pas offert son trône, en se laissant courtiser par Sousa, Barbosa da Silva—Costa—Mondonça (?) La seconde supposition est assez naturel et paraît plus probable. Ce qui n'est pas douteux, c'est que la duchesse, la corbeille et l'officier revinrent tous trois à Lisbonne, l'un portant l'autre. Peu de

temps après, l'aide de camp, créé pair du royaume, grand cordon de tous les ordres, épousait la jeune duchesse et devenait, par ce fait seul, duc de P... , c'est-à-dire, comme disait la plus spirituelle des marquises espagnoles, le duc de Y—Z... de Lisbonne.»

Madame Rattazzi sait par cœur l'histoire romanesque de Henriette de Balzac d'Entraques, et l'a appliquée à la malheureuse duchesse. En tout ceci il n'y a de vrai que le furieux dépit, qui la porte même à s'ensanglanter les lèvres, causé par le mépris de la duchesse.

«Ceci nous conduit à une singularité. En Portugal le ventre anoblit. Pas le ventre des hommes, bien entendu il ne s'agit que de celui des femmes (tirades de tambour major). Et pas de toutes les femmes. Il y a ventre et ventre; ainsi celui d'une marchande de poissons par exemple n'est pas de la même étoffe que celui d'une duchesse, mais comme je suis à ce sujet d'une rare ignorance, je voudrais qu'on m'explicât si c'est bien le ventre de la duchesse qui anoblit son mari.»

J'ai répété à moi-même ce passage plus de vingt fois, et je ne peut pas comprendre, si c'est Madame Rattazzi ou son secrétaire qui l'a écrit. Dans le premier cas... (je laisse au lecteur le soin de compléter la réticence); dans le second, il a voulu se moquer de sa maîtresse.

«La présence du maréchal en Portugal ne rassurait que médiocrement le pouvoir; il n'était pas facile de remplir ces poches, les quelles avaient quelque similitude avec le tonneau des Danaïdes; d'un autre côté, quand on n'y vidait pas assez de numéraire, — c'est là le signe du temps que nous notons, — le duc menaçait de soulever l'armée et de faire une révolution. On l'envoyait sans cesse en mission ou en ambassade, le plus loin possible, bien entendu.»

Madame pousse son *impartialité* à dire ceci d'un de ses vieux amis.

«Lors de la révolution de 1851, qui fut plutôt un changement de cabinet un peu brutal qu'une révolution, le maréchal de Saldanha, par une belle nuit, souleva plusieurs régiments, se mit à leur tête, et marcha sur le palais du roi dont il se rendit maître, du reste, il faut le dire, sans coup férir. Ce bel exploit accompli, il exigea du roi, contre lequel il venait de commettre le double crime de rébel-

lion à main armée et de lèse-magesté, le renvoi des ministres et la nomination de ceux qui lui convenaient. Le roi céda. Le maréchal, avant de se retirer et de faire évacuer le palais aux assiégeants, demanda, en galant cavalier à présenter ses hommages à la reine. Il était quatre heures du matin, le moment était peu convenable, mais enfin on ne pouvait rien refuser aux vainqueurs, et on réveilla la reine, — si toutefois elle était endormie, ce qui est douteux. — Le maréchal, introduit, voulut expliquer sa petite promenade militaire de la nuit. Il se heurta contre le visage pâle et énergique de la fille de Victor Emmanuel qui l'interrompit en lui disant :

— Monsieur le maréchal, si j'étais le maître, demain je vous ferais fusiller en place publique.»

Il faut remarquer que le roi don Luis était déjà marié avec la reine D. Maria Pia en 1851. Elle avait alors quatre ans.

«Le marquis de Castel Melhor valait mieux, gloire à part, et à laissé de meilleurs souvenirs. C'était un homme de belle taille, élégant, bien fait, d'une figure expressive et douce, très grand amateur de chevaux, et excellent cavalier.»

On voit que le marquis a été bien regretté de Madame Rattazi. Au milieu de son caquet elle n'a pas oublié Castel Melhor et ses conquêtes.

«Dans la légende de Bertrand et de Macaire, un des deux personnages a pris le titre de *comte*. «Ton titre de *comte* n'est qu'un *conte*,» dit l'autre à son complice. Tous les comtes de Lisbonne et des lieux circonvoisins pourraient se répéter réciproquement le propos dans un dialogue vif et animé.»

Et il y a peu de princesses qui puissent en faire autant. Pour moi je ne connais qu'une.

«Du reste, le comte de Farrobo, quoique de noblesse de fabrique, fut un véritable grand seigneur dans toute l'acception du mot.»

Il faut remarquer l'acharnement de Madame pour les nobles de fabrique.

«Il épousa en secondes noces, une Parisienne sans fortune qui pu chausser une bottine de son idéal en beauté et en minusculisme. Il fit même ériger dans le parc de

Bemfica, un petit temple grec en l'honneur de ce petit pied, dont on voyait la reproduction en marbre sur un autel antique.»

Je croyais que ce temple avait été érigé en honneur de sa première femme. Mais Madame Rattazzi dit le contraire avec une telle certitude...

«Voilà un homme qui a su largement user de sa fortune; mais quel titre avait-il aux distinctions dont il fut revêtu?»

Il était plus que prince, car ils lui empruntèrent de l'argent. Pas à Madame Rattazzi; cela va sans dire.

«Comme tous les amateurs qui se passionnent tout d'un coup, il a dû faire une école, et cette école lui a coûté cher. Il a débuté par les tableaux anciens, et lorsqu'on l'a su, tous les brocanteurs de Portugal et d'Espagne sont tombé chez lui comme une armée de sauterelles affamées. C'est à cette époque qu'il acheta les Rubens, le Van-Dyck, les Titien, les Velasquez, les Rembrandt, les Ribera, les Van-Ostade, les Guides, les Teniers, les Breughel, les Potter, les Caracce, les Wouvermans, les Salvator Rosa, les Murillo, les Corrège, qui tapissent ces galeries: le tout à bon marché, relativement à d'aussi grands noms, mais effroyablement cher pour les croûtes qu'on lui a vendues, et qui pour la plupart, n'ont aucune valeur sérieuse.»

Madame ne peut pas cacher le dépit de ne les avoir pas vu.

«Attendez, reprit l'ami, Daupias a conservé de son origine française, la coutume de recevoir quelques amis chez lui et de les bien recevoir; sa femme est aimable, distinguée, douce, gracieuse, et bienveillante; ses dîners ont une réputation méritée, son cuisinier est admirable; mais il ne faut pas le faire attendre! par exemple, avoir un accident de voiture, recevoir une mauvaise nouvelle, enfin, arriver un quart d'heure en retard, quand on dîne chez lui, — cela est une faute inexcusable. Il ne vous met pas précisément à la porte, mais il ne vous invitera plus, soyez en persuadée.

— «Tout cela, dis-je, sont des titres incontestables; mais...»

Il y a beaucoup de secrétaires qui n'ont pas même ceux-ci.

«Le seul reproche qu'on pourrait lui adresser, inter-

rompit l'ami, est d'être jaloux de ces galeries et de n'en permettre l'accès qu'à ses amis et à ses connaissances.»

— Dites donc, Madame, à quel jour de la semaine ouvrez-vous vos galeries au public? J'ai quelques amis qui me pressent de tous côtés, pour le savoir, car ils brûlent de les visiter.

«Mais comment jouir de cinq cents tableaux à la fois? Lequel regarder? Et si on n'en regarde que quelques-uns, à quoi bon les autres? C'est le cas de M. Daupias et cela prouverait que chez lui le goût bien épuré, du véritable amateur; n'est pas seul en jeu.»

C'est pour cela, peut-être, que je n'ai vu chez Madame Rattazzi, le jour que je l'ai visité à Paris, que deux gravures de Lebrun.

«Daupias est un homme d'esprit, mais surtout un homme d'argent, et comme tous les hommes d'argent, il a un profond mépris pour les gens qui n'ont pas de dépôt à la Banque; on est bien classé dans son esprit que par la mesure de la fortune qu'on possède. Les amis, de mauvaises langues sans doute, ajoutent qu'il est capricieux, fantasque, despote et surtout égoïste.»

Dieu! que de secrétaires lui ressemblent!

«Vous connaissez ce mot d'atelier pour désigner la manie du collectionneur:

— Un tel est tombé dans le bibelot.

— Eh bien! M. Daupias est tombé dans le bibelot... de la peinture.»

C'est comme la princesse Rattazzi elle est tombé dans le bibelot de la littérature.

«Toute collection qui n'offre pas une sorte de panorama varié et sans cesse renouvelé, fatigue, dit le poète, comme une femme trop fidèle.»

M. le secrétaire n'a jamais fatigué personne.

«Si le portugais a quelques défauts, il a un grand fonds de bonté, ou pour mieux dire, de douceur. Il n'est pas besoin de faire remarquer qu'il n'y a dans ce pays que des cas très rares d'infanticides.»

Madame ne se lassait de répéter à tous ses amis:

— Pouvez-vous me raconter quelque petit esclandre portugais?

— Vous voulez... un esclandre? Pourquoi faire?

— Pour mettre dans mon livre de voyages.

— Tiens, tiens, tiens!.. il faut le faire venir de France, car nous n'en avons.

— Vous êtes des imbéciles.

Madame aimerait mieux voir la débauche un peu plus implantée en Portugal; voyez ce qu'elle a dit des actrices portugaises.

Ne trouvez-vous cela peu digne d'une veuve respectable qui dirige l'éducation de sa fille?

«Cette haine du Portugais pour son voisin explique bien des choses.»

— Mais, Madame, vous ne dites pas qu'elle est partagée par nos voisins?

— Ça ne fait rien.

«L'attitude du peuple dans les fêtes publiques surprend tout d'abord. Vous voyez, ces jours-là, dix mille personnes réunies sans faire plus de bruit que s'il y en avait deux cents.»

Ici je lui disait :

— Il n'y a que les français qui fassent du tapage dans les fêtes.

— Mais, quel manie que vous avez d'interrompre mon secrétaire, me dit son altesse, en roulant des yeux furibonds.

«Jour de fête religieuse, canon. Jour de fête politique, canon. Anniversaire d'une mort, canon. Anniversaire d'une naissance, canon. Le roi remue, canon. Les princes se mouchent, canon. Navire qui entre, canon. Navire qui sort, canon. Inauguration de n'importe quoi, canon. Le canon, et toujours le canon.»

Pendant que le secrétaire copiait de Gomes d'Amorim cette page, son altesse me disait confidemment :

— Je ne puis pas souffrir ces gueux de canons, parce qu'ils saluent tous les princes, excepté moi.

«Outre le canon, les fêtes sont annoncées et accompagnées par des milliers de *faguètes* (fusées), que des hommes font partir à la main dans les rues.»

— Vous avez une originale manière d'écrire les réponses qu'on donne à votre maîtresse. Vous écrivez *faguètes* au lieu de *foguetes*?

— Madame aime les noms excentriques.

— Dame!

«Le diminutif de l'Excellence est le fameux *vossemecé* (contraction de *vossa mercé*, votre grâce votre plaisir), qui s'emploie quand on parle à un ami, à un camarade, à un égal ; il remplace littéralement le vous français (!), quoique, comme l'Excellence, il entraîne toujours la troisième personne.»

— Madame, il faut corriger M. le secrétaire qui se trompe. *Vossemecé* n'est plus à la mode, et n'a jamais été le diminutif de l'Excellence.

— Laissez le faire comme il voudra.

«Seulement, quand un Portugais parle à son inférieur et surtout à un gallego espagnol, on ne se fait pas une idée de ton méprisant qu'il imprime à ce *vossé*.»

— A-t-on vu jamais un gallego qui ne soit pas espagnol ?

S'il existe quelque part un gallego irlandais, on doit à Madame Rattazzi une prodigieuse découverte ethnographique et anthropologique.

«Il arrive quelque chose d'heureux, *Ah! Jésus!* quelque chose de triste, *Ah! Jésus!* Cette exclamation exprime la joie, la douleur, l'étonnement, l'indignation, la pitié, etc.»

— C'est comme le *Dieu!* en France, oui, Madame.

«Mais rien n'égale l'autre tic des races primitives. Quelque chose vous étonne, vous surprend ; vous en demandez l'explication, on vous répond :

— E *costume* (c'est l'usage).»

Et le sans rivale *c'est ça!* français ? on le met à tort et à travers dans tous les propos, c'est la réponse obligatoire de toutes les questions.

«Les Français, qui sont assez bien accueillis à la surface. Sont parfaitement détestés au fond.»

Les vrais français, loyaux et sérieux, sont aimés comme des frères ; mais les étrangers (sans distinction de race), qui ne visitent Portugal que pour sucer tous ses sucres et médire, sont mis à la porte comme des pestiférés.

«Quand la déesse est mariée, cela devient quelquefois un ménage à trois ; si elle n'est ni mariée, ni demoiselle, la situation se simplifie.»

Je vois d'ici l'embarras de la princesse Rattazzi quand sa fille lui demandera ce que c'est qu'un ménage à trois.

«L'amour en Portugal, est en primeur sur beaucoup d'autres pays. Ainsi, il n'est pas rare d'y voir des petites

filles de treize ou quatorze ans déjà mères de famille.»

Je m'admiraïs énormément quand son altesse a dicté, elle même, tout ceci à son secrétaire, et je restais même quelque temps, la bouche béante...

Madame ayant vu mon étonnement daigna me répondre :

— Je me suis marié trop jeune et les françaises suivent mon exemple ; mais vous voyez qu'il faut dire quelque chose, sans quoi on croirez que je n'ai rien vu.

— Mais pas mentir cependant.

— Ce prince Croque Mitaine...

«Il faut dire aussi qu'en Portugal une petite fille de douze ans a déjà ses amoureux, ses heures de fenêtré, ses *ohadas*, voire même sa correspondance.»

Il faut dire que vous mentez misérablement, M. le secrétaire, et que Madame Rattazzi fait une mauvaise affaire si elle continue à consentir ces niaiseries dans votre cahier. Ensuite je ne connais pas le mot *ohadas*.

«Car, ceci est absolu tout Portugais, jeune ou vieux, beau ou laid, instruit ou ignorant, civil ou militaire est un conquérant qui, peut dire comme César : *Veni ; vidi ; vici* ; à qui il suffit de regarder une femme de certaine façon pour voir l'infortunée courbée sous son joug fascinateur.»

Il y a *quelques uns* qui ont cette prétention, oui.

«Un jour, me disait un de mes amis, je fus présenté à un petit vieux, sec, parcheminé, passant les soixante dix ans, la langue pendante comme un chien hors d'âge qui a perdu ses crocs, mais pair du royaume, occupant une haute position ; je cherchai à le faire causer sur le Portugal. J'y perdis ma peine. Le brave homme ne me parla que de ces conquêtes passées et présentes ; il m'avoua ingénument qu'il avait rendue folle de lui, quelques mois auparavant, une jeunesse de vingt ans ; qu'il l'avait brûlé rien qu'à la flamme de sa prunelle, et en me racontant ce grand exploit, il passait sa langue sur ses lèvres comme un chat qui savoure les dernières lippées d'une jatte de lait.»

M. le secrétaire voulait raconter une anecdote d'un vieux portugais, mais, comme il n'en avait aucune sous la main, il fureta le sac de celles de sa maîtresse, prit une, l'encadra d'une demi douzaine de fleurs de rhétorique, changea le sexe au personnage et la laissa aller par monts et par vaux en pèlerine.

«Le spirituel et savant ambassadeur de Russie, M. de Glinka, possesseur d'une galerie particulière de peinture très remarquable, a refusé de l'avancement pour ne pas quitter Lisbonne.»

Il a suivi l'exemple de M. Daupias, et Madame Rattazzi ne le plaint pas.

«Une course de taureaux à Lisbonne — Taureaux embo-lados. — Le comte d'Arcos. — Les capelhas portugais.»

On a jamais rencontré en Portugal les capelhas.

«Pendant ce temps sont sortis et se sont rangés dans l'arène, d'abord les *forçados* (dont je parlerai toute à l'heure.)»

— Pas *forçados*.

— Ça peut passer par une erreur typographique.

«Fonsecca, monté sur un cheval rapide et brillamment harnaché, décrit une parabole au grand galop.»

— C'est trop fort, vous savez bien que le cavalier s'appelle Mourisca.

— Je n'ai pas le temps de corriger.

«La plupart du temps ils s'en tirent à merveille et *for-cent* les applaudissements par des prodiges d'adresse.»

— ?

«Les artistes et les directeurs se trouvent constamment à l'égard les uns des autres dans la situation où était M. de Talleyrand vis-à-vis d'un créancier importun :

— Je voudrais bien savoir, disait celui-ci, quand vous me payerez.

— Vous êtes bien curieux, répondit le prince.»

— Je ne sais pas, M. le secrétaire, pourquoi vous écrivez cette anecdote. Elle n'a rien de commun avec le théâtre.

— C'est parce que cela m'a plut.

«Et cependant, l'acteur Pedro, un comédien hors ligne, lui aussi, y jouait hier en maître le chef d'œuvre d'Antonio Ennés, les Saltimbanques (?), secondé par deux jeunes et jolies femmes, mesdemoiselles Candide et Lora.»

— M. le secrétaire vous vous trompez.

Ce sont Emilia dos Anjos et Amelia Vieira.

— Que voulez-vous que je fasse de ces noms si portugais ?

«Le théâtre de *Trinidad* prend son nom du quartier qu'il occupe.»

Connait-on un quartier à Lisbonne avec ce nom ?

«Le théâtre du *Principo* est un petit théâtre qui, comme le Gymnase, ne vit que pendant quelques mois de l'année.»

— Pourriez-vous me dire, M. le secrétaire, sans vous déranger, ce que signifie ce nom *Principo* ?

— C'est le nom d'un des plus célèbres guerriers gaulois du temps de César.

— Je regrette qu'il ne soit pas de ma connaissance.

«Il y est venu deux troupes d'opérette française avec des artistes français qui n'ont pas eu plus de succès que les indigènes.»

Parce qu'ils étaient pires que tout ce qu'il y a de pire.

«Enfin, la colline vit apparaître successivement sur ses crêtes un peu étonnées, un théâtre en bois et en carton peint, un café en carton peint, un cirque liliputien en carton peint, le tout avec une administration également en carton peint.»

Tout ceci a été écrit après l'accueil joliment sifflé qu'on a fait à une assoupissante pièce de son altesse.

Madame était si furieuse de voir échouer sa comédie qu'elle a écrit de sa propre main toute cette tirade, que rappelle un vieux sergent décrivant un cabaret d'où il a été expulsé. Après tout, *Recreios*, est un de nos plus jolis petits théâtres.

«Il est assez suivi, d'abord parce qu'il est bon marché, ensuite, parce qu'on y joue des drames à grands et terribles effets comme le *Courrier de Lyon*, *Lazare le Pâtre*, et autres machines à larmes et désespoirs.»

Lazare le pâtre n'a existé que dans l'imagination de Madame Rattazzi ; elle a inventé le titre et l'a dicté à son secrétaire. Et à propos, remarquez l'importante découverte mécanique de Madame : les machines à larmes et désespoirs.

«*Le théâtre des Variedades* est un autre petit bou-boui où l'on joue des féeries et des revues.»

Il n'existe plus. On l'a démoli.

«Au bout d'un instant on grelotte : un quart d'heure après on est gelé ; fort heureux si le lendemain on en est quitte pour un simple rhume de cerveau.»

Madame eût un rhume parce que, contre mon avis, elle a pris un sorbet. Voyez bien si ce n'est pas fatale prendre

des sorbets en pleine atmosphère de 35 degrés au dessus de zéro ? Madame en est quitte pour avoir le lendemain le nez tout aussi rouge comme une langouste.

« Sur la plupart des scènes, les actrices sont mariés ou vivent maritalement avec des personnes de leur choix, sans faire beaucoup plus parler de leur conduite que de leur talent, à quelques exceptions près. Je serais bien embarrassée, quoique j'aie interrogé tout le monde (voyez-vous la petite princesse !), d'en citer une seule qui se distingue des autres, par son luxe ou par ses galanteries. Sous ce rapport Lisbonne ne ressemble guère à Paris. »

J'ai demandé à M. le secrétaire si Madame aurait voulu faire l'exportation, et jouer quelque petite pièce dans les théâtres portugais, sous la protection d'un amateur riche. Il cligna des yeux et ne répondit point.

« Les danseuses du théâtre San-Carlos ne font pas trop parler d'elles. Et il y a deux raisons pour cela : la première c'est que, sauf deux ou trois exceptions, elles sont laides à faire peur ; la seconde, c'est que la plupart d'entre elles sont arrivées, m'a-t-il semblé, à cet âge heureux où l'on a des droits au respect de la foule. »

J'ai dit à l'oreille de M. le secrétaire qu'il ne faisait pas bien d'écrire la dernière phrase, car Madame Rattazzi pourrait se fâcher. Comme tout le monde le sait Madame a déjà dépassé la quarantaine.

— Oh ! je puis écrire tout ce que je veux Madame ne relit que les petites boutades qu'elle écrit.

« Ce qu'il y a de certain, c'est que les travaux furent conduits avec une rare intelligence par *Santo Antonio da Cruz Sobral*. »

— Oh ! M. le Secrétaire si vous ne savez pas écrire laissez la place à quiconque le sache mieux.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Madame Rattazzi.

— M. le prince dit que je ne devais pas écrire *Santo* parce que cela signifie *saint* et que je n'ai pas le droit de canoniser personne.

— Dites donc, M. le prince, si vous pouviez vous taire.

« Nous voilà dans notre théâtre. Est-ce bien un théâtre ou un estaminet ? Ce qui est certain, c'est qu'à partir des portes d'entrée, à quelque bout du monument qu'elles se trouvent, e du fond des derniers dessus jusqu'aux derniers

sommets du toit, San-Carlos n'est qu'une vaste tabagie ; les couloirs, les salles, les coulisses, les escaliers sont remplis de fumeurs et de fumée.»

Sans faire attention aux mensonges de M. le secrétaire je disais à Madame Rattazzi :

— Est-ce qu'à Paris on ne fume pas ?

— Un *voyoutados* au grandes fêtes ; les *panatellas* sont si chers...

«La même licence envahit les coulisses. Le directeur devait y être maître : il semblerait que ce fût là un sanctuaire réservé.»

— Est-ce qu'à Paris on ne laisse entrer dans les coulisses ?

— Ce serait un sacrilège.

— Paris est vraiment le pays de la liberté nominale.

«On devine la conséquence : comme nos deux peintres étaient maîtres et gouvernaient tout dans la maison au temps de leur éclat, ils continuent à gouverner aujourd'hui.»

Madame Rattazzi n'a voulu dire que c'était à cause de son grand talent qu'ils y restaient.

«Il y a à Lisbonne, répondit M. R... à cet étranger, une race d'hommes à peu près inconnue ailleurs, je les appelle les chevaliers de la *pateada* ; c'est une bande de trente à quarante individus, qui règnent au théâtre comme les tyrans, par la crainte. N'allez pas croire que se soient de grands personnages que ces tyrans, ou seulement des gens de goût, dont l'opinion pèse. Il est bien clair que ce ne sont pas des gens d'esprit, puisqu'ils règnent par l'épouvante, ce ne sont pas davantage des personnages de qualité et qui comptent dans le monde ; en général les personnes de qualité sont bien élevées, et ce n'est pas le sifflet qu'elles chargent de manifester leur opinion. Non. Ce sont d'anciens employés, d'anciens directeurs peut-être, mécontents, quelques jeunes gandins qui font les importants, et une certaine quantité de vieux beaux. Toutes ces diverses espèces se sont coalisées pour exercer sur les directeurs la tyrannie de l'intimidation.»

Réminiscences de la monumentale *pateada* qui l'a accueilli au théâtre de Recreios. Petites turlupinades dictées par le dépit. Siffler une princesse ! Pchss !

«Mais enfin, pourquoi ne changez-vous pas de système

dans l'exploitation de votre théâtre ? celui de la subvention ne vous convient pas.»

Je n'ai jamais vu une princesse comme celle-là ; elle veut gouverner même dans les théâtres. Moins de rage gouvernementale, princesse !

«Moi, j'aime mieux dire que la plus grande institution de ce pays-ci, c'est la loterie, que sa principale divinité c'est la fée qui y préside.»

— Et fée qui a une baguette si magique qu'elle va de Lisbonne à Paris apprendre aux français à faire la loterie de l'exposition et celle des inondés espagnols, ai-je dit avec mon bonnet.

«C'est ici qu'interviennent les *cambistas* (changeurs), qui ne changent rien, malgré leur nom.»

— Ce sont de vrais changeurs, M., il faut écrire puisque vous êtes secrétaire, mais pas mentir.

— Laissez moi, de grâce.

«Au-dessous des changeurs, il y a les marchands de billets qui courent les rues ; la veille d'un tirage vous êtes assourdi dans toute la ville, dans tous les coins par ce cri poussé par des milliers (!) de bouches : *Amanhã anda a roda !* (demain la roue tourne.)»

Monsieur, est-ce que vous avez oublié les cris assourdissants des marchands de loterie à la *Puerta del Sol* à Madrid ?

— Tenez, je ne les ai pas entendu.

Je me tut. J'avais oublié que le secrétaire avait un brin de surdité.

«Le gouvernement portugais défend expressément la vente des billets de loterie d'Espagne sur son territoire, d'abord, parce que cela lui fait concurrence, ensuite pour se donner un air de moralité, qui ne trompe personne. Or, tout ce qui est défendu en Portugal étant permis, les marchands de billets vendent publiquement dans les rues des billets espagnols sans que la police les tracasse.»

C'est tout à fait comme les cigares de contrebande à Paris.

«On compte à Lisbonne plus de quinze maisons de jeu connues et ayant quelque apparence de confort.»

— Et combien il y en a à Paris ?

— Oh ! il y en a autant que je n'en sais pas le numéro.

«Il y en a une rua do Alacrion.»

—Alecrim, Madame, Alecrim.

«Une rua das Garcas.»

«Qu'est-ce que c'est les Garcas? Je connaissais les *Gracchos*, mais Garcas... Ah! je me souviens: ce sera peut-être Gavius M.?

—Oui, oui, Gavius, je me suis trompé.

—Quel dommage que Madame la princesse ne puisse relire votre cahier, vous auriez une verte semonce!

«À Paris, la police a un service spécial pour ce genre d'industrie prohibé; les agents de ce service épient tout ce qui sent le tripot, étudient le terrain, en apprennent bien tous les mystères, et une belle nuit, ils tombent là dedans comme la foudre et coffrent tout le monde, sans en excepter l'argent qui se trouve sur les tables.»

Excepté, cependant, les belles demoiselles, qui sous des noms pompeux, donnent des soirées chez soi, et un petit jeu à quelques amis.

«Un de mes amis me disait avoir connu un pauvre diable de Français qui était venu à Lisbonne avec un hippodrome mécanique et avait loué une baraque à la foire de Belem pour exploiter son instrument, qui était sa seule fortune. Deux jours après son installation, la police faisait fermer la baraque, sous prétexte qu'on y pratiquait un jeu d'hasard.»

Mettez même en avant la narration du fait la phrase de quelqu'un qui l'a connu: C'était un aventurier.

—Ça ne vaut pas la peine de faire une entreligne.

«Il y a à Lisbonne une bourse. On y vend ou on y achète chaque jour de 25 à 30 sous de rente portugaise.»

—Vous avez une plume de bon aloi!

Au lieu de mettre 1000 fr., vous mettez sous!...

—Madame Rattazzi veut que j'aille si vite...

«La bourse est située sur la *Place* du commerce, à l'une de ses extrémités, près du Tage. Si l'on veut se jeter à l'eau après avoir perdu sa fortune, on n'a pas besoin d'aller loin.»

Il n'y a pas d'exemple de cette maladie.

Ce n'est pas comme à Paris où l'on pêche de dix à vingt cadavres par mois dans la Seine.

«Banco commercial de Porto.....»	Porto
Credito movel portuguez.....	Lisbonne
Banco do Guimaraès.....	Guimaraès
Caixa do credito eborenso.....	Evora
Banco commercial de Vella Real.....	Vella Real
Banco do Regua.....	Poso de Regua
Banco do Corilhã.....	Corilhã
Banco do Poro.....	Lisbonne
Banco do Poroa de Varzim.....	Poroa de Varzim
Companhia credito portuense.....	Porto
Caixa economista de penhorista.....	Porto
Banco commercio e industria.....	Porto
Banco commercial de Madeiro.....	Funchal
Caixa de emprestimos lisbonenses.....	Lisbonne
Banco agricole de Ponte de Lima.....	Ponte de Lima»

— Ah ! M. le secrétaire, il faut dans un de vos loisirs refaire toute cette nomenclature.

«Du reste, ceux qui les fondent n'ont d'autre but que de tendre un vaste filet à cette race de poissons privilégiés qu'on appelle des actionnaires.»

Comme partout, Lisbonne n'est pas une exception. Le secrétaire me faisait des signes assez divertissants pour éviter que mes paroles fussent troubler les oreilles de son altesse.

«A la fin de 1878, et par esprit d'imitation, la Banque ultramarine c'est payé, comme la Banque de Bruxelles, le luxe d'un caissier, d'employés et de directeurs qu'on a pris la main dans le sac... des autres, mis sous leur sauvegarde. Le lendemain de ce désastre, le trésor public mettait à la disposition de la Banque ultramarine une somme de deux millions, le double du détournement.»

Parce que le gouvernement a pour devise le salut du peuple ; et c'était le peuple qu'on avez ruiné.

«Mais en Portugal, emprunter au *Credito predial*, c'est signer son arrêt de mort à une échéance plus ou moins lointaine. Le *Credito predial* a cependant pour directeur le duc d'Avila e Bolama, ancien président du conseil des ministres, une des plus grandes illustrations du pays ; et pour secrétaire général, M. d'Albuquerque, l'éminent conseiller d'état, et l'un des directeurs du théâtre San-Carlos.»

— Vous vous contredisez, M. le secrétaire.

— Je veux remplir mon cahier et je le remplis comme je puis.

«Se réveilla un beau jour avec l'idée fixe que son sol devait renfermer du fer, du plomb, du mercure, du cuivre, de l'argent, de l'or, des diamants et des rubis peut-être.»

Et il renferme tout ça, excepté les diamants et les rubis.

«Dans certaines localités on rencontra, en effet, des traces de minerais ; quelques gouttes du Pactole. L'heureux possesseur accourait à Lisbonne avec ses échantillons, se ruait chez un chimiste quelconque, et faisait faire une analyse de sa trouvaille, analyse qu'il payait fort cher, et dont il emportait le témoignage bien et dûment constaté et paraphé. Muni de ce précieux document, qui ne prouvait rien en réalité, il mettait publiquement sa mine en vente.»

À l'exemple des mines belges et françaises que vers la même époque s'annonçaient en grands caractères en tous les journaux. Les belges même ont porté la perfection minière jusqu'à un tel point, que plusieurs fois les mines n'existaient que dans l'imagination des vendeurs.

«Il est difficile de faire entrer dans la tête d'un Portugais que l'Espagne ait sur sa patrie un avantage quelconque.»

— Changez les noms, M. ; c'est de nos voisins que vous devez dire cela.

«1864 Companhia de antimonio de

Cortês Pereira..... Alcodion Morte.»

— Qu'est-ce Alcodion ?

— C'est un cri de guerre persan.

«À Lisbonne le *Monte-pio* n'est institué que pour les gens qui ont de l'or ou de l'argent à lui donner en gage.

Quelle amère dérision !»

Voyez ce que vous avez dit à la page 219, et vous en aurez la raison.

«Il y a à Lisbonne, à Porto, à Coimbre, à Beja, à Evora, dans toutes les villes enfin, autant de ces monts-de-piété particuliers que de pharmaciens et d'épiciers, et ce n'est pas peu dire.»

— Ce n'est pas ma faute qu'on ait suivi l'exemple parisien.

«Il n'y a rien qui égale, pour la gaudriole, les annonces en portugais, français et anglais, des amoureux ou des amoureuses qui veulent faire connaître leur passion à une idole entrevue, mais inconnue.»

Il y a un journal en Allemagne, et une agence à Paris, qui les dépassent, car ils annoncent fiancés et fiancées et négocient mariages.

« Cette boutade humoristique n'a rien qui puisse offenser mon digne et excellent ami, Edouard Coelho, le vaillant directeur et propriétaire du *Diario de Noticias*, ni son associé, le très honorable Thomas Antunes, commandeur de la conception et *moco fidalgo* ou *fidalgo cavalheiro*. Je dois dire aussi que le *Diario* n'exclut pas de ses colonnes certaines questions intéressant le pays. »

M. le secrétaire au lieu de mettre le grade du pauvre commandeur a mis sa maladie.

Theatro da T.

Théâtre de la Trindade

« Domingo. Camarote 1.<sup>a</sup> ordem. Ha muito que a amo, mas sempre me tem sido difficil confessar-lh'o. Se não lhe sou indifferente peço me indique em carta para o C. g., com as iniciaes S. L. a maneira de a vêr e de lhe escrever. 292

Dimanche, loges des premières. Il y a longtemps que je vous aime, mais il m'a toujours été difficile de vous l'avouer. Si je ne vous suis pas indifférent, je vous prie de m'indiquer par lettre, adressée poste restante aux initiales S. L., le moyen de vous voir ou de vous écrire, — MILITAIRE.

Voilà on le voit un militaire ! un militaire pour de vrai, qui, en digne fils de Bellone, court la victoire à la poste. Ainsi il y a longtemps qu'il aime cette princesse inconnue, dont il ne sait pas même le nom, et il a rencontré de grandes difficultés pour le lui avouer.»

Cette lettre a été trouvée un jour sur le guéridon de Madame Rattazzi.

« *Le Jornal da Noite* (journal du soir). Il avait pour propriétaire Teixeira de Vasconcellos, mort à Paris récemment. Écrivain d'un certain talent, mais ne jouissant pas d'une très grande considération, qui s'occupait alors, surtout, des anniversaires et des naissances d'un tel ou d'une telle, en faisait part à ses lecteurs, et donnait la liste de tous les numéros gagnants à la loterie. »

Inutile de dire que ces choses étaient écrites par les in-

teressés. Madame, qui ne connaît les usages les a attribuées à son vieil ami.

«Le *Diario illustrado* (journal illustré). Il donne une gravure sur bois assez remarquable d'exécution, mais peu ressemblante généralement. (Note) C'est une plainte personnelle.»

Ce journal voulait présenter dans ces colonnes le portrait de Madame Rattazzi; mais, au moment de le mettre sous presse, on ne l'a pas trouvé. Les typographes, qui (les bons hommes) ne savaient rien, continuèrent l'impression. On avait déjà écrit le nom de Madame Rattazzi, quand un des rédacteurs rencontre dans un coin obscur un portrait de femme. Sans même le regarder il le fait rapidement imprimer.

On ne peut pas imaginer l'épouvante de la rédaction, quand regardant le journal, elle s'aperçut qu'on avait mis dans la presse le portrait de la mère d'un des typographes!... À coup sûr on ne pouvait pas refaire l'édition... Que faire?... ce qu'ils ont fait; l'envoyer à toute vitesse aux marchands de journaux.

«Il est rédigé par les *régénérateurs* (son propriétaire, entre autres Philippe de Carvalho, et Gaetane Carvalho, son fils), par des progressistes (Miguel Jabo de Bulhões), et par des républicains (Rodrigues de Treitas, lesquels s'entendent parfaitement sans empiéter les uns sur les autres.»

— Connaissez-vous, M. M. Treitas et Jabo?

«D'après un compte rendu intéressant dû à M. le conseiller *Morres Soares*, le nombre des têtes s'élèverait à 5:786:610.»

— A-t-on vu M. *Morres Soares*? Dans quel coin s'est-il caché?

«Le pin se rencontre en grande quantité sur tout le littoral. La plus considérable forêt du Portugal, celle de Leiria, toute d'essence de sapin, alimente cependant une importante fabrication de résine de goudron et de bois pour la marine et l'administration des télégraphes. Le chêne est l'arbre qui se trouve après le pin, en plus grande quantité dans toutes les provinces.»

Voir page 233.

«La culture de l'olivier est fort répandue en Portugal; mais la fabrication de l'huile est tout à fait imparfaite. Elle

pourrait être de première qualité ; elle est la plupart du temps commune et nauséabonde »

Les français appellent huile nauséabonde à notre huile parce qu'elle sent l'olive. Ils préfèrent celui de pavot, insipide et presque blanc.

« Il y a quelque trente ans, on trouvait encore en Portugal de véritables petites forêts d'orangers ; aujourd'hui, ce sont presque des arbres de luxe, et il faut aller à Sétubal pour en voir de certaines quantités. »

Madame Rattazzi n'a jamais vu les orangers de Villa Franca.

« Les bœufs du Minho, en grande partie d'un gris blanc, ont la tête ornée de magnifiques cornes. »

— Ah ! M. le secrétaire vous poussez trop loin votre manie des inventions ! Bœufs gris blancs ? ! . . .

« La race canine est fort mélangée ; ce qu'il y a de mieux dans cette famille, ce sont de grands lévriers, derniers descendants de la race moresque ; toutefois, les vraiment beaux sont rares. »

— Les plus beaux c'étaient ceux de M. Castello Melhor, n'est-ce pas ?

« En Portugal l'âne fait tout ; il sert de monture, il porte des fardeaux, il traîne la charrue, il tourne les moulins, il fait monter l'eau des puits, il s'atelle. Si le gouvernement lui confiait des postes importants, il les occuperait, j'en suis certain, à la satisfaction générale. »

Cette boutade est copiée du guide diamant pour l'Espagne et le Portugal. Vous en avez la preuve dans ce *certain* qui a échappé à Madame Rattazzi.

« On dirait qu'on s'est fait un plaisir de ramasser tous les cailloux pointus du pays, pour les semer à dessein sous les pas des promeneurs. »

On ne croirait que madame ait écrit ceci après avoir été à Madrid.

« Sur la façade qui regarde le Tage, s'élève un arc de triomphe, beaucoup trop massif, et dont l'effet écrase la construction uniforme et vraiment élégante qui l'entoure. »

L'arc est un des plus beaux monuments qui existent en Europe. L'arc de Madrid et les deux de Paris lui sont inférieurs par le dessein et la qualité de la pierre.

« Au milieu s'élève un gâteau de Savoie orné de quel-

ques bonshommes ; le marmiton qui a confectionné cette pâtisserie, qui a la prétention de passer pour de la sculpture, a couronné le gâteau en y mettant la statue de Camões.»

— On peut dire, par parenthèse, que le bonhomme du secrétaire ne connaît pas les arts libéraux, dis-je à Madame Rattazzi.

Madame ne m'a pas entendu, elle était plongé dans ses rêveries.

«Tel qu'il est on croirait qu'il va entrer dans un salon, son tricorne sous le bras ; les jambes sont à vide, embarbouillés dans le sabre qui traîne à terre et dans tous les ustensiles du ceinturon qui le soutiennent, de telle sorte qu'à une certaine distance le duc a l'air de marcher dans une toile d'araignée.»

Madame dit tout ceci parce que l'auteur du monument est portugais.

«J'eusse voulu, pour ma part, le voir serrant sur sa poitrine le drapeau qu'il a servi ; pour lequel il a combattu et qu'il a mené à la victoire.»

On le fera quand Madame Rattazzi veuille le dessiner de sa propre main.

«Les autres églises sont à peu près comme celles d'Italie, c'est-à-dire un panaché de marbres de toutes les couleurs, de stucs, de dorures, de sculptures, mais d'un goût contestable souvent.»

Son altesse aime plus les églises françaises aux plafonds colorés simulant le ciel, et avec des autels théâtrales, pleins de coulisses et de panneaux peints.

«Dans l'église San-Roque, qui est la plus riche, il y a quelques grands mosaïques, exécutées à Rome d'après des tableaux de maîtres, mais qui ne sont pas d'un grand effet.»

Voilà ce que Madame dit d'une des plus belles chapelles de Portugal ; la chapelle de S. Jean Baptiste.

«Lisbonne renferme trois palais royaux : *Ajuda*, *Necessidades* et *Belem*.»

Il faut savoir que ces palais sont hors les murs de la ville.

«L'intérieur de l'église est du plus pur mauresque et d'une harmonie de proportions qui fait paraître le vaisseau petit.

«La portion ancienne qui en reste, et la plus belle heureusement, c'est le cloître, de style mauresque, avec des détails de sculpture si parfaits qu'on voudrait y passer des journées en extase.»

«— Jusqu'à l'an 1880, on croyait que l'église avait été bâtie dans le style gothique fleuri, autrement dit *manuelino*, modification du gothique normand sans rivale en Europe.

Aujourd'hui on entend à M. le secrétaire de pareilles sottises !

«— Vous me devez remercier de confronter le monastère avec l'Alhambra.

«— A coup sûr, M., vous n'avez pas vu l'Alhambra !

«Le 18 décembre, à neuf heures du matin, tout s'est écroulé avec un fracas de tonnerre, ensevelissant et tuant sous les décombres neuf ou dix ouvriers.

«Si l'accident était arrivé en été au milieu des grands travaux, il y aurait eu cent ou cent cinquante morts à déplorer. Le bruit a couru qu'on allait faire une enquête. Ce bruit fait sourire ceux qui l'entendent et connaissent le pays. Si quelque crédule allait penser que cette enquête aboutira à la punition des coupables, ou même à la peine plus simple d'être signalés au public, je lui répondrais avec certitude, qu'il n'y aura ni enquête ni solution.»

A ceux qui ne connaissent le pays il faut dire qu'elle s'est écroulé à cause des mauvais matériaux avec lesquels les entrepreneurs la bâtirent ; et que M. Cinati est mort de douleur après cette catastrophe.

On a écrit ce persiflage sur le tombeau encore ouvert de ce peintre de talent.

«Les Portugais n'ont pas de meubles dans leurs appartements ou à peu près. Dans le salon, un canapé, deux fauteuils, et des chaises en paille.»

Cela vous étonne ? A Paris on en rencontre même dans les églises.

«Je ne l'ose vraiment pas, vous renvoyant au Balzac et au Zola lusitanien, c'est-à-dire à Eca de Queroz.»

— Prenez garde, M. le secrétaire, Eca de Queroz est un israelite mort à l'inquisition espagnole. Le nom de notre romancier est Eça de Queiroz.

— Je voudrais vous voir à ma place...

«Le bois à brûler est absolument inconnu en Portugal et

coûte 35000 réis le kilogramme, ce qui en rend l'usage à peu près impossible pour les bourses ordinaires.»

Il faut examiner avec un très grand soin les notes des collaborateurs portugais, toujours prêts à se moquer des femmes.

Le Portugal est le pays du bois à brûler; et si le peuple n'en fait pas usage c'est parce que nous n'avons les neiges du nord de l'Europe.

«Chez le peuple la *capella* consiste en une sorte de caisse ou de malle qu'on déplace suivant le besoin.»

Il faut dire en passant que *capella* signifie une petite église où l'on dit la messe, et que dans ces *capellas* on ne l'a dit point.

«Ce sont de bien vilaines petites bêtes, pas trop petites pourtant, car elles atteignent la hauteur d'un hanneton adulte, mais au moins elles ne sentent rien, et sont presque inoffensives.»

Ceci m'a donné la preuve que les appendices olfactif et auditif de M. le secrétaire étaient déjà hors d'usage.

«Eca de Queros (?) affirme, dans le *Cousin Bazile*, qu'à Lisbonne, il y a non seulement des cancrelats, mais encore des punaises.

Je ne veux pas le croire.»

Ici Madame ne le croit pas, mais voyez la page 221.

«Il faut dire qu'ils sont fort utiles, car la ville est infestée de rats, et de rats quelquefois si gros, qu'ils se donnent de temps à autre la satisfaction vengeresse de manger les chats inexpérimentés.»

Une nouveauté de M. de la Palisse.

«La cuisine en Portugal est un art inconnu.»

Madame regrette le pain d'épice de son cher Paris, et les gros sucres d'orge qu'elle aime tant à sucer.

«Elle est aussi mauvaise que celle que l'on fait en Espagne, et ce n'est pas peu dire! Depuis la soupe jusqu'au dessert, tout se fait à l'huile.»

M. le secrétaire a écrit ceci après une petite excursion qu'il a faite à un village du nord de Portugal.

«Le poisson, le thé, le riz, voilà les éléments principaux de la nourriture des familles.»

Peut-être, Madame, préférerait-elle un rognon sauté ou des pigeons à la crapaudine?

«Le matin à neuf heures, du thé au lait, avec du pain grillé recouvert d'une couche de beurre salé épouvantable. A trois heures une soupe dans laquelle baigne un morceau de viande accompagné de choux et de navets, quelques sardines ou de la morue salée et du riz. Le soir, à neuf heures, du thé avec une seconde édition de pain grillé et de graisse rance.»

Madame a vu ceci chez une blanchisseuse qui l'a invité à diner.

«Le peuple, lui, ne se nourrit que de sardines et de morue.»

Madame aura probablement mangé toute la viande portugaise.

«Toujours est-il que les travaux avancent avec une sage lenteur et que, probablement, ils ne seront pas achevés quand la moitié des habitants sera morte de la pépie.»

5:000 ouvriers s'emploient à ses travaux.

«En hiver, le Portugal est largement arrosé par l'eau du ciel; on se plaint même qu'il y en a de trop, mais, dès le mois de mai, les nuages disparaissent, le firmament se fait de plomb fondu et généralement jusqu'en octobre il ne tombe pas une goutte de pluie.»

— Savez-vous quelle est la couleur du plomb fondu?

«A tous les coins de rue, sur toutes les places publiques, dans toutes les promenades, partout enfin, il y a des marchands d'eau dont l'établissement consiste en une cruche et deux verres; tous sont occupés à servir des clients qui avalent et suravalent de l'eau comme s'ils avaient un incendie à éteindre au fond d'eux mêmes. Quand un Portugais vient vous voir, la première chose qu'il vous demande c'est un verre d'eau; quand il sort de chez lui, quand il rentre, quand il se couche, quand il se lève, toujours un verre d'eau!

Funeste habitude, du reste, ces eaux étant fortement calcaires, détériorent l'estomac et prédisposent aux calculs vésicaux, fort communs à Lisbonne.»

Cela a été copié du cahier des voyages en Espagne, car on ne voit ça qu'à Madrid. Et à propos, avez-vous vu les marchands de gaufres à Paris?

On les rencontre même dans les églises.

«Si le Portugal passe parfois cinq, six, et même sept

mois de l'année sans recevoir une ondée du ciel, en revanche, pendant l'hiver, il y tombe souvent m'a-t-on dit, des cataractes. Ce n'est pas la pluie, telle que nous la connaissons en France; ce sont des trombes d'eau croulant en gouttes grosses comme des noix, de véritables inondations.»

M. le secrétaire a écrit ceci d'après une note, dont un inondé de 1877 a fait cadeau à Madame Rattazzi.

«Mais en été, par une chaleur de quarante degrés, quand il s'est passé parfois six mois sans qu'il ait plu une goutte, et que l'eau des fontaines est assez rare pour être vendue deux sous le verre, toutes les horreurs de la ville séjournent dans les égouts, s'y accumulent, s'y putréfient plus encore et deviennent un foyer pestilentiel des plus funestes pour la santé publique et des plus dangereux pour une ville qui, par sa navigation, est en communication constante avec les diverses patries du choléra, du typhus et de la fièvre jaune.»

On se croirait en Cochinchine.

«Une chose curieuse, c'est que si le père accompagne ses enfants au cimetière, les enfants n'accompagnent pas leurs parents; cela n'est pas l'usage. On laisse ce soin à des parents plus éloignés ou à des amis. Pourquoi? On n'a pu me l'expliquer; mais cela semble étrange.»

Mais par une raison fort simple: c'est parce que les modes françaises ne sont pas tout à fait suivies.

## «Nova Empreza funeraria

Esta empreza já bem conhecida do publico lisbonense possue trens dos mais modernos e elegantes, proprios para funeraes, conforme, o modelo da vinheta.

### Enterros completos

1.a classe.....	100\$000 réis
2.a classe.....	65\$000 réis
3.a classe.....	27\$600 réis
4.a classe.....	11\$900 réis

N'estes preços entram carros, offerta, armacões, criados, fretes, etc., tudo por sua ordera.

As familias doridas não feem mas do que dar parte a esta

empresa que se acha aberto desde o nascer do sol até às 9 horas da noite. Assim como se pede ás familias doridas, que quando mandarem alguma participação que mandem por pessea de confiança para evitar não soarem logrados visto, alguém se ter apresentado aratar de funeraes em nome d'esta empresa sem ella ser sabedora e em vista d'isso não poder tomar a responsabilidade.»

Cette annonce est écrite dans le langage des hottentots.

«Les marchands portugais semblent vous accorder une faveur en vous montrant leurs marchandises ; ils sont orgueilleux, formels et précis, n'aiment pas à se déranger et ne vont pas au-devant du désir ou du caprice des chalands.»

— Ceci est le portrait des marchands espagnols.

— Je le sais bien, mais je n'ai pas le temps de faire un portrait neuf ; je le copie du cahier des voyages en Espagne.

«Les fumeurs de pipe sont rares.»

— Ce n'est pas comme à Paris où on voit la pipe aux gamins.

— Que voulez-vous ? chacun son goût.

«L'amour des bijoux est une des grandes passions du peuple portugais. Les hommes et les femmes s'imposent les plus dures privations pour acheter un colifichet.»

— À Paris on se ruine par les modes fantaisistes et par les petites dentelles.

N'est-ce pas M. le secrétaire ?

— Il faut faire un petit bout de commerce... et on le fait comme on peut.

«On voit à de certains jours, des *varinas* et des campardes avoir au cou de triples et quadruples chaînes supportant un cœur en or gros comme celui d'un bœuf. C'est du dernier genre et le *nec plus ultra* du bon goût.»

C'est dommage que vous n'ayez pas parlé du bon goût des toques bretonnes, de ces petits cornets d'épices, si élégamment disposés au sommet de la tête.

«Les hôtels, à peu de chose près, valent les cafés. Il y en a à Lisbonne une foule grands, moyens, petits et borgnes. Depuis le plus gros jusqu'au moindre, ils sont tous chers.»

— C'est le trait d'union qui réunit Paris à Lisbonne, je crois.

Son altesse roula ses gros yeux, et me dit d'une voix aigrelette :

— À Paris, on paye en petites monnaies de 4 franc qui s'écoulent des poches comme des anguilles. Mais à Lisbonne les pièces d'or et d'argent font un si grand défaut aux bourses, quand'il faut payer quelque chose, qu'on se croit volé en tout ce qu'on achète.

«L'Hôtel Alliance, dans le *Chiado*, a moins de souris, mais bien plus de punaises et des punaises belliqueuses. On y fait la cuisine qu'une fois par an; la même sauce, la même soupe et le même poulet servent pendant les 364 autres jours et 365, quand l'année est bissextile.»

Madame Rattazzi veut être si spirituelle qu'elle ne l'est pas du tout. Et à propos, il faut la féliciter par son heureuse découverte, ou invention, d'années bissextiles de 365 jours.

«L'Hôtel Gibraltar, toujours dans le *Chiado*, a une certaine apparence extérieure, l'on dirait une église; c'en était une autrefois; l'escalier est magnifique, les chambres sont grandes, aérées, mais la cuisine est exécration, les lits plus mauvais encore que la cuisine et tous les *baratos* de Portugal semblent y avoir élu domicile.»

Madame donne un nom tout nouveau aux *baratas*.

«L'Hôtel Durand, dans la rue *do Alacrin*, est moins portugais qu'anglais.»

— Je connaît à Lisbonne la rue *do Alecrim*, mais non celle de *l'Alacrin*.

— Vous êtes d'une impertinence...

«Vient ensuite une échelle descendante d'hôtels portugais, brésiliens, espagnols, noirs de façade, sentant l'huile rance et peuplés d'une foule d'insectes qui attendent le voyageur avec une faim de naufragés de la *Meduse*.»

Tout à fait comme les hôtels garnis du quartier latin, et ceux du *barrio Salamanca* à Madrid.

«La tribu des Burnay est si nombreuse que les 365 noms de saints du calendrier ne suffisent plus pour les reconnaître. Aussi y en a-t-il qui ont pris des numéros d'ordre comme les souverains. Il y a Henri XII Burnay, Vincent XXIV Burnay, Auguste II Burnay, Louis XIV Burnay, Constant V Burnay, Jean VII Burnay, etc., etc. Si les œufs continuent à éclore, je crains bien que la race portugaise ne finisse par être engloutie dans la race Burnay. Ce jour là, la Lusitanie fera place à la Burnaisie.»

Rassurez-vous, Madame, elle ne sera pas comme la race Bonaparte, qui a ses ramifications partout.

«Il y a à tous les coins de rue de la ville de Lisbonne, porte-faix et porteurs d'eau, qui sont tous originaires de la Galice espagnole.»

— Vous trouvez cela drôle ? Et je trouve plus drôle encore les auvergnats de Paris.

«En France, lorsqu'un homme est décoré, et cela se présente bien souvent, il peut sans se compromettre porter un paquet sous le bras, voire même un melon.»

Oui, c'est seulement en France qu'on voit les décorés faire parade de leur vanité. En Portugal ils laissent leurs décorations chez soi.

«J'ai eu des journées de vingt ou trente quémandeurs, et tout le monde, m'a-t-on dit, est obligé de passer par là, attendu qu'il y a fort peu de maisons à Lisbonne ornées d'un portier pour mettre une digue à ce flot de pauvres diables qui envahissent les escaliers.»

— Si les maisons portugaises n'ont pas de portier, c'est pour éviter leurs caquets et commérages.

— M. le prince, nous nous fâcherons.

«Les environs de Lisbonne sont presque tous admirables, mais malheureusement inhabitables pour l'étranger, à cause de l'absence d'hôtels ou de *funda* possibles.»

— Savez-vous ce que c'est *funda* ?

«*Almada, Cacilhas, Casa de Piedade*, petits bourgs qui semblent n'en faire qu'un seul, se trouvent de l'autre côté du Tage, presque en face de Lisbonne.»

— *Casa de Piedade* ?

— Oui, c'est la maison d'une dame espagnole.

— À Lisbonne ?

— Mais non, au Mexique.

«*Poco de Bispo, Perna de Pau, Olivaes, Sacarem*, autres petits bourgs à l'ouest de la ville, sont également situés sur la même rive du Tage.»

— *Poco de bispo*, c'est *bis* ou *po* ?

— Quel impertinence !

— Où est-ce *Sacarem* ?

— Dans mon imagination.

— Ah ! bah !

«Le *Campo-Grande*, au nord-ouest, est considéré com-

me une des promenades de la capitale. C'est un long quadrilatère, bordé de deux allées d'arbres splendides, chose assez rare en Portugal.»

— Les arbres sont rares ?

— Dans les chambres à coucher, oui.

«*Belem, Pidroncos, Algés*, sont échelonnés toujours sur les bords du Tage, à une lieue de Lisbonne.»

— Pedrouços, M., Pedrouços.

«J'ai fait cette ascension deux fois, l'année passée, avec le spirituel vicomte de S. Jamarío.»

Un nouveau vicomte que son altesse a fait sortir, tout neuf, de son écrin.

«Aucune fille de bourgeois, un peu coquette, ne se contenterait d'un lit aussi dur et deux chaises de paille aussi simples que celles qui se trouvent dans la chambre royale.»

— Est-ce que Madame Rattazzi y a couché quelquefois ?

— Mais non, barbare.

«M. de Joaquim Gomes (?), auteur d'une notice sur Massa, qu'il appelle le monument de Massa, débute par ses lignes.»

— A-t-on vu *Massa* et son monument de Massa ?

«*Batalha*, autre petite ville (!), à quelques kilomètres plus loin, possède un monastère moins grand, mais gothique aussi, et d'un style encore plus pur que celui d'Alco-baça. Ce monastère fut fondé par le roi João I, qui y repose. On y remarque particulièrement la salle du chapitre (capitulo), dont l'élégance est au-dessus de toute expression, ainsi que le cloître. Cela fait rêver. Décidément, messieurs les moines de ce temps-là avaient de bien belles habitations, et il est regrettable qu'on n'en construise plus d'aussi charmantes, non pour leur servir uniquement de résidence, mais pour réjouir les yeux des touristes.»

Madame Rattazzi n'a trouvé aucun de ses gentils mots pour saluer ce monastère que semble fait des plus fines dentelles.

«Ce n'est qu'une réunion de trois ou quatre méchantes collines de sable fin plantées de sapins, puis de sapins, et toujours de sapins, avec une grande maison nue et froide sans le moindre caractère.»

J'appelle l'attention des savants sur ce nouveau style inventé par Madame Rattazzi. Voir pages 233, ligne 5 ; 203, ligne 12 ; 198, ligne 17 ; 247, ligne 7 ; 386, ligne 26 ; 145,

ligne 8; 270, ligne 10; 262, ligne 10; 259, ligne 24.  
 «Le roi de Portugal va tous les ans *chasser* pendant huit jours dans le domaine de Villaviçosa; on y fait venir à cette époque, de France ou d'Angleterre, un pauvre diable de daim, sanglé dans une boîte, et qu'on lâche dans un parc. Quand le roi a fini ses huit jours de *chasse*, les journaux annoncent pompeusement qu'il a tué un *cerf*, trois lapins et deux bécasses. Le daim est dépécé en innombrables parcelles, que l'on distribue à chacun des dignitaires de la couronne. Si le roi invite un étranger de distinction, c'est lui qui tue le *cerf*.»

Madame Rattazzi chargea son secrétaire d'écrire tout ceci (et il s'est acquitté bien de la besogne) parce que personne ne l'a invicté pour la chasse. Le violent dépit qu'elle ressentit de la froide réception de la cour déborde à flots de son cœur.

«Le plus grand est un shooner qui appartient au duc de Palmella, dont la fortune, c'est-à-dire celle de sa femme, dépasse un million de francs de revenus, et qui est un ancien officier de marine.»

Ah! mon Dieu! et il y a des princesses qui puissent vivre avec le dixième!...

«Tous les autres navires de plaisance, après celui-là, et on n'en compte guère plus d'une dizaine, sont des rafiots de quatre à cinq mètres de longueur. Ils appartiennent presque tous à des commis ou à des employés qui se réunissent à cinq, six, huit ou vingt pour faire cette acquisition.

Ils s'embarquent le dimanche dans leur coque, en compagnie d'une smalah de femmes, de camarades, de saucissons, de vin et de bière.»

Cette page a été écrite par M. le secrétaire après un dîner copieusement arrosé de Aï moussoux.

«Il n'y a de grammaire ni de dictionnaire officiels de la langue portugaise. L'Académie royale des sciences, corporation illustre que le monde savant estime et respecte, commença un dictionnaire qui ne va pas ou delà de la lettre A.

— Vous vous trompez, Madame.

Si l'Académie ne fait point de grammaires (elle a d'autres choses plus sérieuses à faire), elle a un comité special, sous la protection du gouvernement, pour examiner les

livres d'instruction qu'on publie, et ce comité a déjà laissé imprimer un grand nombre d'eux.

« Dans la période qui précède, la langue se formait avec les *cantigas* du roi Denis (1279 — 1325), les chroniques de *Fernão Lopes*, de *Gomez Eannez*, de *Azurara*, de *Ruy de Pina*. »

— Prenez garde, M. le secrétaire, vous avez dédoublé un écrivain en deux.

— C'est pour en augmenter le numéro.

« Il faut lire aussi les lettres portugaises adressées par une religieuse, *Marianne d'Alcofarrada*, à un officier français. »

— *Alcofarrada* ? Connait pas.

— C'est le nom d'un village en Amérique.

« Aux divertissements publics, danses, tournois, exercices équestres connus sous le nom de *behourdis*, *judarias*, *mourarias*, et qui avaient un caractère païen, succédèrent les *mystères* chrétiens. scènes religieuses représentées dans les cérémonies de l'Église. »

— Une autre invention, M., et celle-là a le mérite d'être doublée d'une faute. *Judarias* et *mourarias* étaient les quartiers où s'amoncelaient les juifs et les maures au temps de l'inquisition.

— Ces choses là sont si anciennes. . .

« Parmi les meilleures pièces du théâtre moderne sont la *Nova-Castro*, de J — B. Gomez, et *l'Osmia*, de la comtesse de Vimieiro.

La *Nova Castro* et *l'Osmia* sont des anciennetés qui n'étaient plus à la mode l'an de la naissance de son altesse.

« Le portugais de même que l'espagnol est une dérivation du roman ou latin corrompu du moyen âge. »

Il faut ajouter qu'il a été épuré par les classiques du quinzième siècle qui ont fait revivre toutes les beautés de la phraséologie de Virgile, Horace et Ovide.

Ce n'était, dans l'origine, à vrai dire, qu'un simple dialect d'une même langue, dont l'idiome frère de la Galice (province qui, avant la fondation de la monarchie portugaise, s'étendait au sud jusqu'au Douro, et comprenait ainsi le berceau même de celle-ci, le castillan et le catalan formaient les autres branches). »

— Peut-on appeler *gallegos* aux Portugais ?

— Oui.

— Mais pourquoi, donc ?  
 — Par la même raison qu'on peut appeler sauvages aux anglais.

«De cette époque date le mélange de la nouvelle langue avec l'arabe.»

— Ce n'est pas de cette époque. Les arabes y étaient déjà depuis des siècles.

— Mais, qu'est-ce que cela vous fait, que ce ne soit pas de cette époque ?

«La poésie lyrique a pour représentants Castilho, Joás de Lemos, Antonio de Serpa.»

— Joas est un des personnages de l'Athalie de Racine.

— Alors, quel est le nom de votre poète ?

— João.

— Tiens, que c'est drôle ! laissez ce que vous avez écrit.

«Le drame marche au premier rang avec José Freire de Serpa, Herculano, Ennès.»

— Ennès n'a fait que quatre drames ; Herculano, un des premiers historiens portugais, le rival de Maccaulay et Nièbur, n'a jamais, que je sache fait des drames ; et ceux de Serpa... dans quel coin a-t-il mis ses bons drames ?

— Il les a mis dans le cerveau de la princesse.

— Ah ! bah !

«Les orateurs, tels que José Estevão, Coelho de Magalhães, Manuel da Silva, Passos, Fontès Pereira de Mello, le duc de Saldanha, le comte de Thomas.»

— Vous coupez en deux le pauvre José Estevão.

— Laissez-moi, de grâce.

— Manoel da Silva Passos, tout cela n'est de plus pour faire un homme.

— Vous le croyez ?

— Mais oui, et fort sérieusement.

— Comte de Thomas est un diplomate anglais ? Autant vaudrait comte de Tomate.

— Attendez, je vais voir dans mes notes. Vous avez raison ; c'est Thomar qui ont écrit mes collaborateurs portugais.

«On peut dire que l'initiateur de cette période fut Almeida Garret. Mais c'était un catholique chez lequel la foi remplaçait toute philosophie.

Il n'a fait ni école, ni élèves.»

— Que pensez-vous de cette boutade ?

— Je dis, M. le secrétaire, que vous avez tort de la mettre dans votre cahier, car elle a été écrite par un collaborateur envieux de la gloire de Almeida Garrett.

«*Herculano* (Alexandre) de *Carvalho e Araujo* naquit à Lisbonne en 1810. Il émigra en 1831, sous le règne de D. Miguel, qu'il avait servi d'abord.

Une de ses premières œuvres, la *Harpe du croyant* (1838), fut inspiré par l'émigration ; on y sent une imitation de *Walter Scott* et de *Victor Hugo*.

Il écrivit ensuite des romans, *Enrich*, le *Moine de Citeaux*, le *Monasticon*, le *Bobo*, dans un style superbe, mais un peu affecté. Il ne sut pas ou ne voulut pas donner une direction à la société de son temps, ni créer une jeunesse meilleure par ses leçons.»

— Qu'ai-je entendu ? je croirez que M. le secrétaire, m'avez contaminé d'une certaine maladie d'oreilles... plutôt qu' avoir entendu ce sacrilège.

— *Herculano* a imité *Victor Hugo* ? ! . .

— *Herculano* a écrit *Eurico* dans un style affecté ? ! . .

— *Herculano* ne sut créer une jeunesse meilleure ? ! . .

Que vous répondent, Madame, le parti libéral de D. Pedro, d'où il n'est jamais sorti ; ses poésies si originales ; son *Eurico* si noblement écrit ; et les disciples qu'il a créé par sa parole et par son exemple, non par ses leçons, car il n'a jamais été maître d'école.

«Sa carrière littéraire peut se résumer par le verbe traduire. Il traduisait, traduisait et traduisait sans cesse ; sachant imparfaitement les langues originales, il se contentait d'un à peu près équivoque qu'il naturalisait. Après la mort de Garrett, en 1854, Castilho resta seul sur le champ de bataille, *Herculano* ayant abandonné la vie littéraire, et depuis cette époque jusqu'en 1865 il vécut comme un pontife, donnant des diplômes de talent à toutes les médiocrités qui l'adulaient ou lui dédiaient leurs compositions.»

Cela est l'analyse qu'un des amis de Madame a fait d'elle et de ses compositions. Elle l'a trouvé si âcre qu'elle a resté plusieurs jours comme hydrophobe. Ensuite, pour s'en venger, elle l'a fait copier à son secrétaire et l'a mise sur le dos du pauvre Castilho. Si ce poète de talent fût encore vivant, son altesse serait un peu rudement punie.

«Coïmbra vit alors surgir dans son sein un groupe de dissidents, résolus à combattre cette école et à lancer les bases philosophiques d'une nouvelle ère littéraire. C'est à ce groupe qu'appartiennent, comme chefs, Rebello da Silva, Mendes Leal, Latino Coelho et Lopes de Mendonça.»

— Mendes Leal et *Latino* Coelho ont porté leur dévouement par la nouvelle école jusqu'à n'être point à Coïmbra au moment où elle commença.

— C'est une erreur géographique, je le sais bien, mais je ne l'ai puis pas corriger; le temps me faisant défaut.

«Son roman historique *Odio, Velho vraô cauca* (1849) est une tentative de jeunesse et possède une véritable valeur.»

— *Odio, Velho vraô cauca* est une formule d'un apothicaire au quinzième siècle?

— Je vais voir dans mes notes...

Vous avez raison, c'est *odio velho não cança*.

«Son petit conte *Ultima corrida de touros reas em Salvatorra* est, à coup sûr, la meilleure chose sortie de sa plume.»

Une autre erreur, M., ce n'est pas ce que vous avez écrit, c'est *Ultima corrida de touros em Salvaterra*.

«Toutes ces œuvres économiques, politiques et diplomatiques sont des lambeaux recousus pour obtenir la bienveillance et l'aide du pouvoir.»

Je connais un grand nombre de livres, signés par des dames hautement placées, que n'étaient pas faits autrement.

«*Mendes Leal* (José da Silva), né à Lisbonne en 1820. Sans talent et même sans dispositions dramatiques, M. Mendes Leal a écrit beaucoup de drames et de romans historiques. C'est le littérateur portugais qui a fait le plus de plagiats et cela avec le plus d'audace et de sans-gêne. Son théâtre appartient à l'école de l'ultra-romantisme, et les *deux renégats*, qui passent pour être la fine fleur de sa couronne littéraire, sont un drame insipide, entremêlé de poignards, de poisons et d'embûches. Son roman du *Calabar* est entièrement emprunté au *Bateur d'estrade*, de Paul Duplessis; ses poésies forment un volume dans lequel il n'y a qu'une poésie à citer, la *Mort de Charles Albert*, ce fruit sec de la littérature a été nommé bibliothécaire de Lisbonne, ministre plénipotentiaire à Paris. Ce qui prouve que les médiocrités sont souvent employées.»

Il n'y a de vrai, en tout ceci, que ce qu'on va lire :

1.<sup>er</sup> C'est un de nos plus grands talents, une véritable encyclopédie vivante ;

2.<sup>ème</sup> Madame n'a jamais lu les Deux Renégats ;

3.<sup>ème</sup> M. Mendes Leal a dit dans le Calabar qu'il l'avait imité, une preuve que la princesse ne l'a pas lu ;

4.<sup>ème</sup> Son altesse a cité seulement la *mort de Charles Albert* parce qu'elle veut plaire à la dynastie italienne ;

5.<sup>ème</sup> Toutes les turlupinades qui remplissent ce portrait sont écrites en vengeance de M. Mendes Leal ne l'avoir pas reconnu, ni femme de lettres, ni princesse.

« *Lopès de Mendonça* fut, de tous, celui qui, peut-être, posséda le plus de talent, ou qui du moins aurait pu en posséder de plus, grâce aux dons naturels dont il était doué. Il mena dès son entrée dans la vie une existence des plus dissipées et y consuma la plus grande partie de sa jeunesse. »

Il ne mena pas une existence dissipée, au contraire, il eût des jours où lui a fallu mettre en pratique toutes les ressources de sa vaste intelligence pour avoir du pain.

« *Camillo Castello Branco*, qui semble être le condamné aux travaux forcés de la littérature portugaise, écrit, écrit, écrit, toujours écrit : supérieurement, c'est une question controversée ; erronément, ce n'est pas douteux. La quantité a trop suppléé à la qualité, dit-on ; doué d'une activité, travailleuse, infatigable, égale à une légion de fourmis, il a bâti romans historiques, avec une persévérance et une suite qui défient l'imagination. C'est une espèce de Guevedo avec un certain sentimentalisme catholique. Particularité curieuse, tous ses romans contiennent infailliblement un type de Brésilien, une jeune fille qui se retire dans un couvent, un noble de province et un romantique amoureux et transparent. C'est invariable comme la pluie et le beau temps. De telle sorte que le premier roman qu'on lit de M. Branco paraît fort intéressant, que le second appelle des réminiscences et que le troisième se devine ; le quatrième, on le sait par cœur, on tourne la page sachant ce qui va se passer. C'est une galerie de personnages qui se renouvelle rarement, comme les musées de célébrités en cire. Ses principaux romans sont : *Onde está a felicidade*, *Doze casamentos felizes*, *O que fazem mulheres*, *His-*

toire d'un *homen Rico* (?); ils sont bâtis avec cette charpente dont les étais, les chevrons, les soubassements sont invariablement les mêmes.»

Il fallait faire la biographie de ce grand homme, un des premiers et le plus fécond des romanciers modernes, et alors, Madame Rattazzi et son secrétaire s'assirent près d'une table, et le secrétaire avala même une demi douzaine de verres de chartreuse. Ensuite ils commencèrent à écrire. Mais comme tout le monde sait, Madame ne connaît un mot de portugais, et son secrétaire de même : comment faire ?

Un valet de Madame se chargea de chercher les tirades qu'on avait écrit contre M. Camillo, dans les journaux satyriques. Ensuite, son altesse les a fait traduire et les copia au cahier des voyages. Vous me demanderez, peut-être, quel est le motif de la rage de la princesse, et pourquoi elle se venge de cet homme illustre ?

Il n'y a rien de plus simple.

M. Camillo ne l'a pas reconnue femme de lettres.

M. le secrétaire est comme les Parthes : il lance des flèches envenimées et après prend la fuite.

« Ses romans *Pupillas*, *Fidalgos de casa nourisca* (?), *Familia ingleza*, *Morgadinka dos canariaes*, resteront longtemps encore la lecture favorite de la bourgeoisie. »

— Je n'ai jamais vu le roman :

*Morgadinka dos Canariaes*.

— Je sais qu'on l'appelle *Morgadinha dos canaviaes*, mais Madame aime tant les noms russes. . .

« À Porto, il faut citer encore le poète lyrique *Soares de Posses*, auquel je consacrerai dans la suite de cet ouvrage, un article spécial, de même qu'à quelques autres. Ses odes : *Camoens*, *o Firmamento*, *a Escravo* (?), *a Partida* seront toujours des modèles pour ceux qui veulent étudier la langue portugaise. »

Il n'y a qu'une chose à dire à tout cela : le poète se nomme *Soares de Passos*.

« *Jean de Lemes* fut un poète qui eut une grande vogue, un peu effacée aujourd'hui. »

— Dites donc, Madame, qu'est-ce que c'est *Lemes* ?

— C'est le nom de votre poète *Lemos*.

« Ses poésies ont été recueillies en trois gros volumes. Plus gros que ceux de Madame Rattazi. »

«Bulhão Pato. C'est un péninsulaire, un sybarite, un caméléon !

Comme beaucoup de jeunes gens se disant artistes peintres ou sculpteurs, pour avoir le droit de porter de longs cheveux et d'adopter une tenue et un verbe débraillés, celui-ci s'est fait poète, parce que dans la haute société de Lisbonne, c'est une carte d'entrée. M. Bulhão Pato est incontestablement un homme d'une conversation charmante. Passant pour spirituel et mordant, il a cru qu'il n'avait qu'à vouloir pour être un génie, oubliant que n'est pas poète qui veut. Il s'est donc créé seul, et seul il est encore à croire qu'il est un grand poète. Son poème, *A Paqueta*, est une imitation double du style agressif de Biron et de la finesse de Musset, un ours faisant du point d'Alençon. Il a écrit plusieurs volumes de vers, de satires, de nouvelles, etc., etc. ; on n'y trouve pas le reflet de cet esprit remarquable qu'il possède en parlant. Sa plume ne traduit pas sa langue. Il faut ajouter pour achever ce portrait, qu'il est hargneux, irritable, envieux, qu'il sait peu de chose de la vie, la juge mal, et, par cela même, se déclare mécontent de chacun et de tous, se plaignant sans cesse, sans rime ni raison.»

Le secrétaire de Madame Rattazzi au lieu de donner le portrait du poète l'a peinte elle même. Le motif de sa rage est bien simple. Bulhão Pato est un vrai champion du patriotisme et il repoussa un trait envenimé que Madame voulait lancer sur Herculano.

«M. Thomas Ribeiro est un homme du monde doublé d'un artiste. Par son éducation, par sa nature même, il se rapproche plus de la société des gens qui ne font rien, que de celles des travailleurs d'esprit. Il est le poète des salons, et sa couronne de lauriers brille surtout à la lumière des bougies et devant un public toujours heureux d'applaudir le Lamartine portugais ; il est doué d'une véritable inspiration, et ses vers restent dans la mémoire.»

Ça, c'est ce qu'on appelle en portugais une *farpa*. On voit que Madame sait cacher le fer sous les nœuds de ruban.

«*Antonio Augusto Texeiro de Vasconcellos*. Non pas célèbre, — le mot serait excessif, — mais connu à plusieurs titres.»

— C'est ce qu'on peut dire de Madame.

— Mais, comme vous avez profité de l'absence de son altesse pour m'écorcher les oreilles avec vos railleries !

«Le premier de tous par de gros scandales qui datent déjà de Coimbra, alors qu'il était étudiant, puis par de grosses farces dont les uns riaient, dont beaucoup pleuraient. Il en a été vertement puni quelquefois. Ce qu'il aurait pu faire de mieux, c'eût été d'écrire ses mémoires ; à coup sûr, il y avait matière à exciter la curiosité du public. Y a-t-il jamais pensé ? Il est probable que oui, et que le temps seul lui a manqué. En tout cas, ces mémoires n'auraient pu être publiés qu'après sa mort ; de son vivant, il aurait couru risque de se faire massacrer.»

Il faut savoir que Madame l'a invité quelquefois à dîner.

Cette dame eut le courage de causer avec un si terrible scélérat et de le présenter à sa fille.

«Ses romans *A Ermida*, o Porto de oroz dou, Papeis Velhos, sont d'un homme qui a beaucoup lu, bien lu lui-même, et qui sait imiter la forme extérieure de ce qui lui a plu, mais avec un énorme difficulté qui perce à chaque ligne.»

Il a écrit avec sa plume magique et sans rivale dans les luttes journalistiques, le *Prato de arroz doce*.

Et à propos, qu'est-ce qu'une énorme difficulté ?

«M. Texeiro de Vasconcellos était aussi journaliste.»

Texeiro est un mot qui n'appartient à aucune des langues connues.

«*Sousa Viterbo* est un lyrique de la plus grande école, ses vers sont frappés au bon coin.»

Vous devriez dire au marteau.

«*Pinheiro Chagas* n'est pas encore ministre, mais il fait tout ce qui en concerne le noviciat, en Portugal, pour y arriver.»

C'est tout à fait comme une jeune femme de ma connaissance qui veut se marier avec le président de la république du Transvaal, et qui n'a pas encore atteint ce but.

«Son théâtre, dont nous avons déjà parlé, contient deux pièces remarquables : *O drama do Povo* et *A Morgadinka de Valfor*.

*Morgadinka de Valfor* ? Ça doit être le nom de quelque

campagnarde russe, mais les portugais le préfèrent écrit : morgadinha de Val Flôr.

«*Luciano Cordeiro* est un audacieux doublé d'un savant. Comme dramaturge (?), il n'est pas sans valeur et sans originalité.»

C'est dommage que M. Cordeiro n'est pas encore fait aucun drame. Je le regrette par le pays, car les portugais seraient enchantés de trouver tout à coup chez soi un dramaturge parfait.

«Ses drames originaux, *Caridade na sombra*, *Moscovellos* (?), *Natureza de alma* (!), furent une galerie de manequins sans vie et même sans ficelles. Il faut ajouter, — suivant la chronique, — que ses drames sont retouchés par son beau frère Mendes Leal.»

Ils se ressemblent énormément à ceux d'une princesse médisante que je connais. Est-ce que vous la connaissez, M le secrétaire ?

— Mais... oui...

«La réaction commença par un ébranlement de l'autorité de Castilho. Le premier qui éleva la voix fut *João de Deus*.»

— João de Deus ni même a baillé !

— Qu'a-t-il donc fait ?

— Il était chez soi, et on y peut faire bien des choses.

«Jean de Deus est le premier lyrique portugais de la seconde moitié du dix-neuvième siècle ; ses vers des *Flores de Campo* sont d'une fraîcheur, d'un naturel, d'une couleur et même d'une passion inimitables.»

Cette opinion n'est suivie que par deux personnes : le même Jean de Deus et Madame Rattazzi.

«*Ramalho Ortigão*, esprit de progrès, avec une grande puissance d'expression ; ses *Farpas* sont une histoire de la société portugaise actuelle.

C'est une œuvre qui restera.»

Dans l'imagination de Madame, oui, car elle se rappellera toujours de ce collaborateur.

«Il a fait en collaboration avec Eça de Queiroz (!), un roman fort intéressant : *Un mysterio na istada de Cintra*.»

— Qu'est-ce que c'est *istada* ?

— C'est un mot espagnol du douzième siècle.

— Que signifie-t-il ?

— Un supplice qu'on faisait aux criminels.

— En vrai supplice m'avez vous mis les oreilles.

« Adolphe Coelho, l'initiateur des études philologiques en Portugal (opinion de Madame), par ses livres *Lingua portugueza*, *Questaos da lingua portugueza*. »

Ce M. n'a jamais écrit un livre avec le titre *Questaos*.

« Theophile Braga, l'écrivain moderne le plus studieux, le plus consciencieux du Portugal. En 1864, encore empreint du métaphysicisme universitaire, il est poète et écrit : *A Visão das tempes*, *As tempes tades sanoras*. *A ondina da logo*. Mais l'étude des origines nationales le portaient vers un autre genre de travail et il publia successivement : *O Cancioneiro*, *Romanceiro general portugues* (?), *Historia do direitor portugues*. »

M. Theophilo Braga vous a trompé en vous donnant sa biographie :

1.<sup>er</sup> il n'a écrit ni la *visão da tempes*, ni l'*as tempes tades sanoras*, ni la *ondina da logo*, mais des petites ouvrages intitulées : *A visão dos tempos*, *Tempestades sonoras*, et a *Ondina do lago*.

2.<sup>eme</sup> il est loin d'être consciencieux.

3.<sup>eme</sup> il n'a écrit l'*Histoire do direitor portugues*, ni même celle du droit portugais (ce serait trop fort de café, celle-là), mais la *Poesia do direito*.

« Il devient mathématicien, astronome, physicien, chimiste, biologiste, anthropologiste pour tout connaître, tout savoir et en donne la preuve par ses derniers livres : *Traços geraes da philosophia positiviva*, et *Historia universal*. »

— Dire qu'il est tout ceci, c'est le meilleur moyen de prouver qu'il ne l'est pas. Il a écrit les *Traços geraes de philosophia positiva*, et un morceau de *Historia universal*, très battu par la critique.

— Je ne vois rien à changer à ce que j'ai dit.

« Il y a des différends qui sont en litige devant les tribunaux depuis plusieurs générations, sans qu'on aperçoive encore à l'horizon le moindre espoir de voir la cause jugée. »

Seulement on a jamais vu cela.

« Quand le Portugais veut aller plus loin, il dit : *É uma*

*macaca!* (c'est un singe) et cela équivaut pour lui à désigner un Brésilien.»

Madame a entendu ça un jour qu'elle se promenait avec un brésilien dans la place du *Rocio*. Ensuite elle en a demandé l'explication. Le brésilien qui avait l'esprit moqueur de sa patrie la lui donna de cette manière.

«Les grades que l'Université confère sont le baccalauréat simple, le baccalaureat complet (bacarel formado, bachelier acompli), la licence et le doctorat.»

— Bacarel formado est une corruption des mots portugais bacharel formado.

— Il faut dire quelque chose de nouveau.

«Rien n'est plus curieux que de voir ceux-ci portant, comme au temps de Gil-Blas, la soutanelle, le grand manteau, les bas de filoselle noire (*la batena e la capa*), se rendre à l'Université.»

— Batena est-ce un poisson des océans polaires?

— Mais non, c'est... Ah! batina. je m'ai trompé.

— Je regrette qu'on ne vous fasse point apothicaire. Vous mettriez sans dessus-dessous la ville la plus peuplée. Vous feriez même une epidémie nouvelle.

«On l'appelle *via latina*. La salle monumentale (sala des capeles), destinée aux thèses et aux cérémonies de grade de docteur, ouvre sur cette galerie.»

— Encore une faute et la plus jolie de celles que vous avez faites. Vous donnez le nom familier d'une femme de théâtre à la *salla dos capellos*.

Le secrétaire haussa les épaules.

«Au bout de la *via latina* se trouve la porte qui conduit aux *geroes*, sorte de classe où se réunissent les facultés de droit et de théologie.»

Ce n'est pas *geroes* c'est *geraes*.

«Les étudiants punis sont envoyés à l'officialité (aljule).»

— Ah! ça! mais vous avez mis le nom d'une prison en Chine.

Son altesse fronça le sourcil.

«Je n'ai rien vu de détestable comme les hôtels. Celui de Mondego où logent, paraît-il, les têtes couronnées et les Excellences qui viennent dans le pays, est ce que l'on peut voir de plus mauvais. Impossible même d'avoir un simple

bouillon. Un garçon, portant le nom significatif de *José Macaque* d'une laideur socratique, sert à la fois de valet de chambre, de comptable, de sommelier, de portier, enfin cumule tous les emplois répartis, d'ordinaire, entre plusieurs individus. Je n'avais pas l'honneur d'agrèer au Cerbère, car, jàmais je ne fus plus mal servie ni mieux empoisonnée.»

Il y a en tout cela un mystère que m'a été confié par *José Macaco*. Un jour un étudiant, follement épris de Madame Rattazzi, a demandé à José une mèche de cheveux de son altesse.

Le pauvre homme profita d'un des moments de rêverie de la princesse, et, d'une main tremblante, prit, avec la plus grande délicatesse, une mèche frisée. Jugez un peu la frayeur de Macaco quand il vit que les cheveux se détachaient d'eux-mêmes!.. Les ciseaux lui tombèrent de la main... Madame se réveilla, et, après lui avoir donné un million de coups de poing, elle a écrit cette boutade contre l'hôtel et son valet.

«Il fit venir des drapiers d'Angleterre et fonda les manufactures de Cavilhão et de Portalègre.»

J'appelle l'attention de la société de géographie sur ce village (?) portugais.

«Les lièges portugais sont inférieurs aux nôtres pour la qualité, mais supérieurs aux lièges d'Italie.»

— Qui est-ce qui vous a dit cela ?

«On fabrique des poteries de faïence dans tout le pays; les plus renommées sont les poteries noires de Molellos.»

Celles de *Molellos* ne sont pas renommées, ce serait trop fort, mais elles sont tout à fait inconnues.

«Il se fait aussi, sur une grande échelle, de nouvelles exploitations agricoles où les charrues à vapeur sont employées. — Ce sont, je crois, des concessions de terrain faites à des étrangers qui ont le monopole de ces innovations.»

C'est dommage que Madame n'est pas mis le nom de ces étrangers.

«Je reviens un instant aux colonies. J'ai dit je ne sais plus où, que le Portugal en pourrait tirer un grand parti et c'est vrai.»

Une petite tirade que prouve que Madame n'a pas lu les cahiers de son secrétaire.

Traduction

«Suffocaram na camara hereditaria a importante questão da concessão Paiva de Andrade, mas não a suffocam na oppinião publica a indignação justissima com que o povo recebe os homens de poder e a vós que lhe estaes servindo de capachos. Ahi ficam dependurados no pelourinho de vindicta popular essas commerciantes da honrat e riqueza da nossa patria :

On a étouffé, dans la Chambre héréditaire l'importante question Païva d'Andrade, mais on a pas étouffé dans l'opinion la juste indignation avec laquelle le peuple voit les hommes du pouvoir et les pairs lui servir de paillasons.

Voici les noms des trafiquants de l'honneur et de la richesse de notre patrie qui resteront cloués au pilori de la vindicte publique :

Conde de Farrabo, visconde de Ameidinha, visconde da Silva Carualho, Martin Dantas, Montufar Bareiros.»

Voilà un language portugais qui est à peu près inconnu en Portugal. Sans compter que Madame nous a fait cadeau d'une demi douzaine de pairs... japonais.

«Il y a deux Porto, comme il y a deux Lisbonne. L'ancienne ville se trouve sur la rive droite du Douro, et la nouvelle sur la rive gauche. Cette dernière renferme l'entrepôt de ces fameux vins qui font la richesse du pays. Elle a pris le nom de *Villa nova de Gaia.*»

Une assez jolie division du Porto que je signale à l'attention de notre société de géographie.

«Les rues nouvelles sont larges et propres ; les égouts sont bien agencés ; la jolie petite rivière *Rio de Viela*, qui traverse diverses rues, contribue à les assainir.»

M. M. les geographes n'ont pas mis sur la carte de Portugal cette jolie petite rivière.

«Les maisons sont typiques avec leurs balcons de bois, contournés comme un jouet de Nûremberg ; les fenêtres basses ne laissent pénétrer qu'avec discrétion le soleil. — et les sourires. — Les portes sont presque toutes surmon-

tées d'écussons héraldiques curieux, remontant au seizième siècle.»

Il faut convenir que le Porto a monté à la tête de M. le secrétaire.

«Le luxe, tout français, des clairs rideaux tamisant le jour est inconnu ici, ce qui fait ressembler les vitres à des yeux sans paupières.»

Il faut croire que : ou Madame n'a jamais été à Porto, ou qu'elle s'est renseignée à son secrétaire qui aime beaucoup le Porto... liquide.

«A l'Hôtel du Louvre, qui payait le plus de mine, je ne rencontrai aucun garçon, aucune fille parlant une langue connue. Madame n'était pas levée, et personne ne pouvait nous donner de renseignements...»

Pourquoi Madame Rattazzi n'a pas parlé notre langue ? Elle ne trouverait à Porto une personne sachant le portugais ?

Et, à propos, de quel langage se sont servis les garçons ?

Serait-ce du dialect des îles Revilla Grigedo ?

«Enfin, madame parut. C'était une bonne grosse Anglaise, à la physionomie placide et rebondie.»

N'en déplaise à Madame Rattazzi la vaillante Alvellos n'est pas anglaise.

«J'entendais leurs pattes susurer le long des murs ; tout leur était bon, même mes vêtements, même mes écrins, où j'en trouvai une foi deux, installés comme ornements de haut prix sur des boucles d'oreilles de perles.»

Si Madame, parlant de cancrelats, n'eût la complaisance de nous dire qu'elle avait des bijoux en perles, nous pourrions naître, vivre et mourir, sans le savoir.

«Pour me consoler, l'on voulut bien m'expliquer que les bois du Brésil jouissent spécialement de la précieuse faveur d'abriter messieurs les *baratos*.»

Madame a changé le sexe aux *baratas*, à moins qu'elle n'ait vu que les mâles.

«Je m'étonnai moins lorsque je sus que le mari de notre hôtesse était un ancien chef des Frères — Provençaux.»

Quel précieux Madame a trouvé à Porto, hein ? ! Un cuisinier du Palais-royal !

«Je voyais depuis quelques instants, brillant comme des lucioles, des lumières descendre de la colline vers le rivage. Ces lumières étaient portées par les membres d'une confrérie appelée «confrérie des *Pénitents rouges*. Quelle singulière procession ! Ces hommes, vêtus d'une cagoule et d'un capulet rouges, venaient à la suite d'un bon vieux prêtre suivant lui-même une croix portée par des enfants de chœur. Le cortège s'arrêta devant une jolie maison mauresque, aux vitraux de couleurs, aux murs émaillés de faïences bleues.»

Une description d'un enterrement faite par M. le secrétaire après les petites rasades de Porto liquide.

«Ils appellent les cimetières «les plaisirs» (los prazeres).»

Il faut savoir qu'il y a seulement en Portugal un avec ce nom.

«La petite église de *Cedeifata* est exceptionnelle.»

Si exceptionnelle qu'elle n'a pas ce nom.

«La caserne de Saint-Ovido, située presque en face des jardins du comte de *Reaende*, occupe une grande étendue de terrain.»

Ce comte est un *conte* que Madame a fait sortir tout neuf de sa petite boîte à *contes*.

«La rue *San-João*, consacrée aux magasins français, aux brillantes inutilités, à la promenade des oisifs, des étrangers et des flâneurs, est complètement en pente raide.

Voilà une rue de magasins français, et une promenade d'étrangers que je n'avait pas vu à Porto ! On croirait plutôt entendre la description de la *calle de las sierpes* à Sevilha.

«Au delà de Porto, au fond d'une sorte de lac que forme le Douro, se trouve le château de Freixa.»

Ce n'est ni château, ni Freixa, mais bien palais du Freixo.

«C'est à Setubal que les étrangers vont voir les oranges : il y en a là plus que partout ailleurs ; malheureusement les pauvres diables commencent à souffrir du froid, qui, chaque année va croissant ici, et ne sont plus que l'ombre de leurs aïeux.»

Je demande à M. M. les savants de l'observatoire de Paris le motif de l'augmentation du froid à Setubal.

«Des sardines, de la morue, des navets, voilà le fond de la cuisine et des fourneaux portugais.»

Sardines, morue et navets... aux fourneaux? On voit que ceci lui a été révélé par ce gremlin qui disait avoir passé le détroit de Béhring en tramway.

«Un méchant lit, d'une dureté incroyable, des chaises de paille, une vaisselle médiocre, c'est tout.»

Si on croyez littéralement M. le secrétaire, il aurait couché dans tous les lits des portugais.

«Une vanité extrême, un orgueil plus grande encore, une fatuité enfantine, tels sont ses principaux travers.»

Et ce sont ceux de beaucoup de secrétaires.

«Les hommes en général sont mieux que les femmes; ils sont la plupart du temps fort beaux, et leur teint brun ajoute au caractère de mâle énergie de leurs traits corrects et accentués.»

M. le secrétaire se rappelle encore de la beauté et de la mâle énergie de ses anciens amis portugais.

«Prenez un journal ou un livre portugais; même, sans en comprendre une parole vous verrez que, sur vingt mots, il y en a dix ou douze qui finissent par un S. Or, tous ces S. se prononcent, ce qui donne à la langue portugaise, quand elle est parlée, une sorte de sifflement perpétuel. Quand on sort de ce sifflement, on le remplace par les sons *nasaux*. Les finales en *oes* en *ao* se prononcent *ou-enche*, *anhon*, avec un violent accent du nez qu'on ne peut imiter qu'en se prenant cet appendice à pleine main pour bien marquer la *portugaison*.»

Cette boutade a été écrite et offerte à madame Rattazzi par un chinois qui n'avait jamais entendu un mot de portugais. Voir page 232, ligne 21.

«Çà et là, de fraîches paysannes, leurs paniers sur la tête, leurs bidons de lait au bras, tricotant tout en marchant et s'arrêtant pour dire bonjour aux *compères*.»

Elles avaient, alors, trois bras, on répandaient leur lait par terre?

«Comme les femmes ont presque toujours en elles un vague besoin de poésie, celles des champs aiment mieux être en plein air qu'enfermées entre quatre murs noircis et étroits où le soleil n'arrive qu'à travers des carreaux de papier huilé.»

Madame Rattazzi s'est oublié de faire copier à son secré-

taire le nom de la rue et le numéro de la maison où elle a vu des carreaux de papier huilé.

«Il est situé sur la rive droite du Rio Arnoya, au pied des collines de la Sierra da Boira, sur un sol sablonneux.»

— *Boira?* C'est le nom de quelque demoiselle rondlette de votre connaissance?

— Mais non. C'est le nom d'une jument espagnole de Madame.

«Il paraît que c'était l'heure propice, car l'affluence de baigneurs était considérable et il n'y avait plus de place, à ce que je crus comprendre, car l'employé me parlait dans une langue inintelligible.»

C'est la première fois que Madame avoue son grand péché, car elle est un traducteur enragé de toutes les langues connues.

«J'énumérais le bien que devaient faire ses bains, même pris en petite quantité, lorsque j'entendis une surveillante dire d'une voix criarde : «Allons, allons, il faut sortir, c'est l'heure de la soupe!» Et mes vieilles bonnes femmes de se précipiter vers l'échelle à cet appel que j'espérais les voir repousser avec fierté. *Horesco referens!* C'étaient des pensionnaires de l'hôpital, le bain était gratuit et j'avais confraternisé avec des pauvresses, que je revis pieds nus lorsque je fis ma visite officielle dans l'après-midi; et qui me regardèrent d'un air de bien venue... Je laisse à penser ma mésaventure!..»

Jésus-Christ lavait les pieds à ses disciples; Madame Rattazzi se baigne avec des pauvresses; il y a une petite différence entre Christ et la princesse.

«La bibliothèque est une immense salle, qui contenait 100:000 volumes, qui ont été transportés les uns à Lisbonne, les autres à Oraga.»

— Où est-ce Oraga?

«Le plus grand est un shooner appartenant au duquezo de Palmella.»

— Ce n'est pas duquezo, c'est duque.

— Mais, mon Dieu! M. le prince, vous êtes loin d'avoir de l'indulgence pour les fautes du prochain. Que vous êtes irascible!

«Chaque fois qu'un cocher vous conduit au *Grenno*, par

exemple, un des cercles littéraires les plus estimés du Portugal, il ne manque pas de raconter les hauts faits de M. M. les membres.»

«J'ai demandé plusieurs fois à Madame Rattazzi qu'elle daigna me présenter dans ce cercle, mais je n'ai pu en venir à bout.

«Entre les rasades de mauvais vin et les distributions de haricots de mouton de l'opposition et les menaces ou l'argent des mairies, l'électeur *libre* ne savait où se fourrer sans voir suspendus sur sa tête, comme une épée de Damocles, ou l'or de l'un ou le gigot de mouton de l'autre.»

Certainement qui est-ce qui pourrait tolérer une distribution de haricot de mouton ?

«La constitution de 1822, dite 1820, dont les partisans furent appelés *vinkistes et septembristes.*»

— Quel horrible manie par les noms russes !

«Il en résulta l'embarquement à *Lines* de don Miguel.»

*Lines* est une corruption du mot portugais *Sines*.

«Loulé gouverna pour la dernière fois, du 11 août 1868 au 19 août 1870. Les régénérateurs, *Sampaio* et d'autres, s'associèrent à *Saldanha* et prirent part à la politique *saldanhista*, rompant ainsi la fusion des deux partis. Dès lors, le parti progressiste et le parti régénérateur vécurent séparément. La situation, faite par le coup d'État du 19 mai 1870, dura jusqu'au 29 août de la même année.»

— Comprenez-vous ce logogryphe ?

«Le parti dont il est chef depuis vingt ans, compte dans ses rangs les hommes les plus remarquables du Portugal: Andrado Corvo, Sampaio, Casal-Ribeiro, Serpa, Barjoni, Avelino, Thomas de Ribeiro.»

— Connaissez-vous M. M. Andrado, Barjoni et Sampaio ?

«Leur chef réel (du parti légitimiste) est Antonio Ribeiro Sasaiva, qui habite Londres depuis plus de quarante ans. Après eux on peut citer comme les plus marquants: Maria Manuel da Silva Bruschy, Silva Ramos, Antonio Pereira de Cunha, Pinto Coelho. Le journal *A Nacao* (!), organe de ce parti, compte comme rédacteurs de talent Fernando Pedroso et D. George de Locio.»

— Connaissez-vous M. M. Maria Manuel da Silva Bruschy, Antonio Ribeiro Sasaiva et D. George de Locio ?

«Latino Coelho, Theophilo Braga, écrivent dans le *Partido do Poro*. Elias Garcia rédige la *Democracia* qui représente les idées modérées : il a pour collaborateur Teizeira Simoes.»

Le Partido do Poro et M. Teizeira n'ont jamais existé.

On voit bien que Madame a voulu jouer au toton avec le petit Portugal, mais il faut convenir qu'elle eu du guignon dans ce jeu. D'abord parce qu'elle s'est renseignée à des collaborateurs moqueurs qui l'ont trompé, ensuite, parce qu'elle a laissé le soin d'écrire à son secrétaire, et n'a pas revu son ouvrage. Voir les pages 247, 248, 249, 250, 251, 373, 375 et 376.

Je crois même que Madame ne l'a pas lu du tout, — et qu'elle va rester fort surprise des critiques bizarres et bruyantes des journalistes portugais, — car si elle l'avait lu elle ne l'aurait pas publié.

